

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 28

MONTREAL 20 DECEMBRE 1890

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO, 5 CTS.



LES PREMICES DE L'HIVER.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 20 DECEMBRE 1890.

## CHASSE-SPLEEN

Les maîtres de poste sont ceux qui pèsent le plus leurs mots ou ceux des autres.

Treize est un mauvais nombre.

C'est à sa treizième côte qu'Adam a dû tous malheurs.

La femme est d'autant plus religieuse qu'elle est pauvre ; l'homme ne le devient que quand il est riche.

"Un reporter, c'est un homme qui connaît les choses avant qu'elles n'arrivent," écrivait un écolier de huit ans, sur son ardoise.

L'homme est un être incomplet.

Un de nos meilleurs tireurs, qui éteint à tout coup une chandelle à quarante pas, vient de rater un mariage pour avoir manqué son train.

On demandait à un homme de police pourquoi il n'avait pas descendu un homme qu'il avait trouvé pendu à un arbre.

— Parce qu'il n'était pas encore mort, répondit-il.

Il existe à Montréal, deux amoureux aussi intéressants qu'infortunés. Fiancés depuis cinq ans, ils n'ont jamais pu se marier ; n'étant jamais hors de l'hôtel Payette à la même époque. Ils attendent le jour heureux et inespéré, où, délivrés en même temps de leurs chaînes, ils pourront s'enchaîner l'un à l'autre.

## L'HOMME A TOUJOURS RAISON

Cinq heures du matin.

Marie-Anne. — Seigneur, qu'est-ce que c'est que ça Pat, est-ce que tu es tombé en bas de l'escalier ?

Pat. — Après ! Qu'est-ce que ça fait ? Fallait bien que je descende.

## ORDONNANCE NEBULEUSE

Docteur. — Allons, vous êtes mieux, voici une nouvelle ordonnance. Vous prendrez une cuillerée de cette potion tous les quarts d'heure. Vous pouvez également prendre un verre de bière.

Malade, (dans un élan de béatitude). — Aussi tous les quarts d'heure, docteur ?

## UN VÉRITABLE AMI

Jean. — Crois-tu que cet animal de Paul a osé dire que tu n'étais pas même bon à lui cirer ses bottes ?

Henri. — Tu m'as défendu, j'espère !

Jean. — Je te crois ! Oui, et si j'ai soutenu que tu l'étais !

## MOTS D'ENFANTS

Maman. — Ecoute, Jeanne, je vais sortir, ne touche pas aux gâteaux qui sont dans l'armoire. Rappelle-toi que ton ange gardien te regarde.

Cinq minutes après le départ de maman, Jeanne lève les yeux au plafond et dit :

— Mon bon ange, tourne-toi donc, une petite minute... Là ! Ça, c'est un bon ange !

Il n'y a plus d'enfants !

Colonel. — Quel âge avez-vous, Lucie ?

Lucie. — Douze ans, colonel.

Colonel. — Je ne vous aurais pas donné plus de dix ans.

Lucie (confuse). — Oh ! vous dites ça pour me flatter.

— Maman, Maud veut la plus grosse part de tarte, et elle est plus petite que moi.

— Maman, pas vrai que c'est pour moi, la grosse part ? Bob en a mangé deux ans avant moi. Faut que je me rattrape.

— As-tu eu une belle fête, Louis ? combien as-tu reçu de cadeaux ?

— Quinze ; c'est-à-dire dix, mais j'en ai cassé un en six et ça fait quinze, maintenant.

Maman. — C'est très mal, Jean, de te battre comme ça avec ton frère Pierre.

Jean. — Il m'a fâché et fallait bien que je fasse quelque chose.

Maman. — C'est très mal, surtout de perdre patience aussi vite. Je vais, mon enfant, te donner un bon conseil : Quand tu es en colère, compte toujours vingt avant d'en venir aux coups.

Pierre (le vainqueur du combat). — Ça, c'est bien vrai, maman, mais vous devriez lui dire de compter jusqu'à quarante, quand il commence à taper sur un homme qui peut lui flanquer la volée.

Prédicateur (à une enfant de quatre ans). — Rachel, pourquoi vas-tu à l'école du dimanche ?

Rachel (rougissant). — Pour rencontrer Richard Lovely.

## NE VOUS GENEZ PAS

Beaucarnet. — Quels charmants doigts vous avez, mademoiselle Fanny ; je suis sûr qu'il y a des bébés qui en ont de plus grands.

Fanny. — C'est ce que maman m'a toujours dit ; elle affirme même que mon anneau de fiançailles serait si petit qu'il ne couvrirait presque rien.

## MAUVAISES NOUVELLES



Glouglou. — Je viens de trouver dans un papier de famille que le 25 Décembre est une date fatale. Qu'est-ce qui va bien nous arriver ?

## CONSEILS AUX GARÇONS QUI VEULENT SE MARIER

(Pour le SAMEDI.)

Soyez toujours de l'avis du père en politique, mais en religion, rangez-vous du côté de la mère. Si vous avez un rival, que votre œil ne le quitte pas ; si c'est un veuf, vous n'aurez pas trop de vos deux yeux pour le surveiller.

N'écrivez pas trop de lettres passionnées. Cela pourrait, par la suite, vous jouer un mauvais tour, si surtout votre femme a quelque raison particulière de vous infliger un de ces châtimements que les hommes mariés redoutent tant.

Retournez chez vous le soir à une heure raisonnable. N'attendez pas que la jeune fille commence à bailler de manière que ses deux petites mains suffisent à peine pour lui cacher la bouche.

Des petits riens de ce genre produisent souvent un refroidissement au début.

Si, dès votre première visite, la jeune fille dont vous vous êtes enamourché, se montre froide comme un glaçon et vous fait parcourir un frisson dans les veines, ne prolongez pas trop votre visite et n'y retournez pas. Une femme, sujette à ces frissons là, est incertaine, pleine de caprices et il est difficile de lui plaire.

Lorsque le temps est frais, dites bonsoir dans la maison. N'ayez pas la déplorable manie de continuer ce refrain jusque sur le perron : c'est de cette manière que les jeunes filles attrapent les rhumes, l'asthme, les bronchites, la névralgie, voire même les catarrhes chroniques.

## BONJOUR ET BONNE NUIT

(Pour le SAMEDI.)

Que de racontars à propos de ce pauvre John Brown, ce serviteur si zélé et si dévoué à la personne de notre gracieuse Reine ! Une histoire nouvelle, pourtant, se compte parmi les intimes. Lorsqu'il parut pour la première fois à la Cour, les jeunes princesses, qui entendaient toujours leur père l'appeler Brown, tout court, se mirent en frais d'en faire autant. La Reine les reprit et de ce jour toutes l'appelèrent M. Brown, à l'exception toutefois de la Princesse Louise, qui, entêtée même à cet âge, persista dans son droit de l'appeler comme faisait son père.

La Reine la surprit un soir en flagrant délit et lui dit que la première fois qu'elle l'entendrait appeler M. Brown, de son nom court, elle l'enverrait se coucher.

Le lendemain, lorsque le brave serviteur se présenta devant la famille royale, qui était au grand complet, la petite princesse lui dit du ton le plus impertinent :

— Bonjour, Brown. Et, voyant que sa mère la regardait avec des yeux où perçait la colère, elle se leva, et l'ayant salué, elle continua en ces termes :

— Et bon soir, Brown, car je m'en vais me coucher, Brown.

Et elle sortit de l'appartement sans plus mot dire, mais d'un pas de reine, pour aller subir sa punition.

## LA TERRE PROMISE DES DÉBITEURS

Marin, (retour du pôle nord). — Là-bas, mon cher, la nuit dure 141 jours sans s'arrêter. C'est triste à en mourir, je ne voudrais pas revoir ça pour une fortune.

Joe. — Comme on doit avoir du plaisir à dire à ses créanciers : "Revenez demain matin, je vous paierai."



## BUREAU DE PLACEMENTS

(Pour le SAMEDI)

J'avais tant entendu parler de ces bureaux, que je voulais en avoir le cœur net. Je me rendis donc, l'autre jour, chez mon ami G... qui tient un de ces bureaux, sur la rue \*\*\*

A force d'insistances, il me promit de lui servir momentanément de secrétaire. A peine étais-je installé devant un grand pupitre, encombré de gros livres, que trois jeunes personnes se précipitèrent comme un ouragan dans le bureau, suivies bientôt de trois autres non moins tapageuses.

Je croyais avoir affaire à quelques grandes clientes, mais quelle ne fut pas ma surprise de m'entendre intimer l'ordre par mon ami d'inscrire les noms de ces demoiselles dans le journal et de m'enquérir des dernières places où elles avaient été en service, etc.

Je remplis mon rôle de mon mieux et, ces formalités terminées, ces demoiselles, en vraies habituées, allèrent s'asseoir le plus commodément possible. Je retournai nonchalamment au pupitre, et pris une plume pour me donner une certaine contenance ; mais mon attention fut bientôt accaparée par le dialogue suivant que je vous transmets textuellement pour le SAMEDI, si vous jugez à propos de le publier.

*Adèle.* — Oh ! vous êtes curieuses, sans doute, de savoir pourquoi j'ai quitté ma dernière place. La chose est tout simple. Croyez-vous que j'allais rester dans une maison où l'on ne mange de la viande qu'une fois par jour et où l'on ne sert du café que le matin ?

*Joséphine.* — Ce n'est pas *moi*, certes, qui te blâmerai. Imagine-toi que l'on voulait me faire manger, à *moi*, les restants de monsieur et de madame, et dans la cuisine encore ! Je les ai vite envoyés paître.

*Clara.* — Ah ! que tu as bien fait. Ma place, à moi, n'était pas mauvaise ; seulement, *madame* me demande, un jour, de faire passer par la porte de derrière, les personnes qui venaient me rendre visite, sans même excepter mes cavaliers.

Elle en avait un certain toupet, celle-là !

*Aglä.* — Pas plus que la Pimbèche que je servais et qui voulait que je fisse les honneurs de la cuisine à mes amis. Je lui ai fait vite comprendre que c'était dans le salon même que je les recevrais et cela trois soirs par semaines, ou

que je partirais à l'instant même. Je partis, en effet, sans même lui donner le temps de me trouver une remplaçante. Pas de danger que je m'abaisse devant *ces dames*.

*Laura.* — Touche-là, Aglä. Moi aussi, j'avais une excellente place ; mais lorsque j'ai été prévenue que je ne pourrais sortir le soir que trois fois la semaine, j'ai de suite donné ma démission ; je ne serai jamais l'esclave de personne. Et toi, Louise, pourquoi es-tu ici ?

*Louise.* — Chez moi, tout marchait à souhait ; mais aux premiers froids, je reçois, un beau matin, l'ordre de sasser, tous les jours, les cendres de charbon de la fournaise. Je demandai à *madame* pour qui elle me prenait ? Un mot en amena un autre et finalement je finis par perdre

patience et lui intimai l'ordre de sortir immédiatement de ma cuisine. Je sortis ensuite moi-même de la maison, où il y avait grande réception ce soir-là. Et voilà de quel bois je me chauffe, *moi*.

— Et tu as cent fois raison.

— Sasser le charbon ! nous prend-on pour des négresses ?

— Jamais, je ne permettrai à la dame de la maison d'être le *boss*.

— Moi, non plus.

— Ni moi.

— Imaginez-vous qu'il n'y avait pas de gaz dans ma chambre à coucher.

— Pousser la mesquinerie jusqu'à ce point ! c'est intolérable !

— Moi, dans ma chambre, en guise de tapis, on avait mis des *catalogues* !

— Moi, je ne resterais pas une seule heure dans une maison où l'on aurait l'audace de me traiter de la sorte.

— Que diriez-vous si *monsieur* était continuellement à la cuisine à se fourrer le nez partout ?

— Je l'aurais échaudé sans merci.

— Ah ! que je déteste ces petites mijaurées !

— Croyez-vous, mesdemoiselles, que ma dernière maîtresse me dit qu'il fallait être entrée à la maison à dix heures le plus tard, le jour des grandes sorties !

— Oui-da, c'est moi qui rentrerais à dix heures pour faire plaisir à ces dames !

— La mienne a été plus loin encore. N'a-t-elle pas eu l'impertinence de me demander, un jour, si je portais mes épargnes à la banque ?

— Je l'aurais souffletée, celle-là, sur les deux joues et elle ne l'aurait pas volé.

— Tout cela, ce n'est rien. La mienne s'était mis en tête de savoir où j'allais passer mes veillées !

— Par exemple !

— Quelle effrontée !

— Je lui dis qu'elle ferait bien mieux de se mêler de ses propres affaires, que cela lui serait plus profitable.

— Tu as bien fait.

— Je vous dis que nous devrions nous liquer ensemble pour faire prévaloir nos droits.

— Les maîtresses deviennent de plus en plus d'une insolence !...

— Faisons comme elles.

— C'est cela, faisons comme elles.

— Nous allons les payer avec leur propre monnaie de singe.

— Je ne permettrai à personne de me marcher sur les talons.

— Ni moi.

— Ah ! si ces dames croient que, moi, je vais faire la courbette devant elles ! J'ai le droit de porter la tête aussi haute qu'elles.

— C'est cela.

— Porte-la, ma belle.

— Oui, je la porterai.

— Moi également.

— Moi aussi.

— Moi *itou*.

— Vous pouvez compter sur moi aussi.

— Est-ce que je ne suis pas l'égale d'aucune de ces petites parvenues ?

— Moi aussi.

— Voilà ce qui s'appelle parler.

Mademoiselle Clara, qui, depuis le moment de son entrée, avait eu beaucoup de peine à se tenir en place, jeta tout à coup un cri d'alarme et aussitôt la conversation tomba comme par enchantement.

— En voilà une, dit-elle, de ces vieilles peaux qui vient sans doute chercher une servante. C'est le temps, ou jamais, de bien nous tenir. Si vous voulez dire comme moi, nous allons lui en faire voir de belles.

Et d'un commun accord, ces demoiselles adoptent le conseil et se mettent sur la défensive.



— Ça ne pourra pas faire, madame, lui dirent-elles ensemble, après quelques pourparlers. Nous n'allons que chez les juges ou sur la rue Sherbrooke en haut. Ça nous fait du tort quand nous ne choisissons pas la société.

## UN REMÈDE SUR

*Major Lapépie.* — Docteur, je ne me sens pas bien ce matin.

*Docteur.* — Prenez une pilule avec une dose de quinine.

*Major Lapépie.* — Les pilules, je ne peux pas les souffrir.

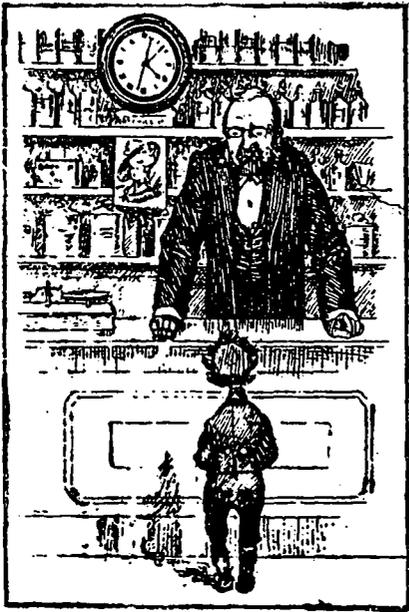
*Docteur.* — Alors, prenez une bonne purgation.

*Major Lapépie.* — Impossible ! ça ne passe pas.

*Docteur.* — Alors, prenez... un bon *cocktail* bien corsé.

*Major Lapépie.* — Tout ce que vous voudrez, *tout* ; docteur.

## NOS CHÉRIS



*Gamin.*—Monsieur, voulez-vous me dire l'heure ?  
*Pharmacien.*—Mais je viens de te la donner.  
*Gamin.*—C'est vrai ; mais c'était pour madame Janvier ; à ce coup-ci, c'est pour une autre dame.

## HOTELIER ET LOCATAIRE

(Pour le SAMEDI.)

—Vous avez aidé, dites-vous, un de vos locataires à filer sans vous payer ?

—Précisément, et cela dans mon propre hôtel, par-dessus le marché.

La personne qui parlait ainsi, venait de se retirer des affaires et avait tenu hôtellerie dans une ville de l'Ouest.

—Voici comment la chose est arrivée : C'était un gaillard de beau-parleur et des plus insinuants ; il se disait agent pour la vente de vastes terrains miniers dans le Colorado.

Lorsqu'à son arrivée, il écrivit son nom sur le registre de l'hôtel—“Colonel Jones, Denver”—il tenait sous le bras gauche une grosse canne, à pommeau d'argent, tournée de mon côté de manière que je ne pouvais m'empêcher de lire l'inscription gravée dessus :

“Présentée au Col. Jones par ses anciens camarades d'armes.”

Du coup, j'étais décidé à lui accorder tout le crédit qu'il désirerait, car, voyez-vous, c'était après la guerre, et un colonel d'alors était un personnage.

Au bout d'une semaine, j'elui demande de solder

## NOS CHÉRIS



*Petit neveu.*—Qu'as-tu donc à te regarder mon oncle ?  
*L'oncle.*—Je ne sais pas ce que j'ai au nez ; il est tout rouge.  
*Le neveu.*—Comment tu ne t'étais jamais miré. Moi, je te l'ai toujours vu rouge comme cela.

mon mémoire. Il s'excusa le plus gentiment du monde ; il n'avait pas encore touché le montant qu'on lui devait envoyer et il ne pouvait s'expliquer un pareil retard.

Une seconde semaine se passe, une troisième, une quatrième même, c'étaient toujours les mêmes excuses ; enfin la fin du mois arriva. Je commençai à m'inquiéter pour tout de bon, mais il avait une manière à lui de vous ensorceler ; il était si beau parleur, si coulant, avec ses airs de grand seigneur, que je m'en voulais parfois à moi-même de lui parler d'une pareille bagatelle. Un jour, cependant, je me rencontrai face à face avec le colonel. Il descendait l'escalier, son havresac à la main. Un soupçon douloureux me vint de suite à la pensée. Je crus qu'il cherchait à décamper à la sourdine ; mais il me dit du ton le plus naturel : “Capitaine, j'ai perdu la clef de mon havresac ; seriez-vous assez aimable de m'indiquer une boutique de serrurier où je pourrais m'en trouver une autre ?”

—Avec le plus grand plaisir, lui dis-je, (car il était si gentil et si poli que je n'avais plus l'ombre d'un soupçon), venez et je vais vous y conduire.

—Croiriez-vous que j'ai marché plus de deux arpents pour lui montrer cette satanée boutique. Il me fit mille remerciements et disparut à l'intérieur.

C'est la dernière fois que je vis le colonel. J'ai été joué, filouté pendant ma vie d'hôtelier bien des fois, mais c'était la dernière fois que j'aidais quelqu'un à me voler.

## LEÇON FACILE

(Pour le SAMEDI)

—Je suppose que si j'essayais de monter sur cette machine, je me casserais le cou, dit un lourdeau des plus pommés, en montrant du doigt un bicycle, qui reposait contre un poteau à la porte d'un hôtel de la Pointe aux Trembles.

—Pas du tout, s'empressa de répondre le propriétaire de la machine, en faisant des clins d'œil aux badauds qui se trouvaient là ; c'est la chose la plus facile au monde. N'importe qui, s'il en a la volonté, peut la faire marcher.

—Je veux savoir ! s'écria notre lourdeau. Croyez-vous que je pourrais m'y tenir, si je me hasardais dessus ?

—Je suis convaincu que vous n'aurez pas la moindre difficulté.

—Et je pourrais la faire marcher ?

—Sans le moindre doute.

—Je crois que vous voulez me blaguer.

—Est-ce que vous ne voulez pas essayer ?

Et l'homme au bicycle cligna encore une fois d'une manière significative.

—Comment fait-on pour ne pas tomber ?

—Tout ce que vous avez à faire, c'est de monter dessus, la faire partir et ne pas vous arrêter une fois en marche. Allons, essaie donc.

Notre imbécile de lourdeau mit la main sur la machine d'une manière tout à fait gauche et parvint, avec beaucoup de misère, à la placer au milieu de la route.

—Elle ne vaut pas tout à fait celle que j'ai à la maison, dit-il, en sautant sur la machine, qu'il lança à fonds de train ; mais je puis suivre vos instructions, cria-t-il, je puis la faire partir et ne pas l'arrêter. La ville n'est qu'à huit milles d'ici, je vous attendrai au marché Bonsecours. Au revoir, mon bon, et bien du plaisir.

## NOS CHÉRIS



*Professeur.*—Pour gravir l'échelle du savoir, il faut...  
*Toumbe.*—L'interrompant. Mais vous n'avez jamais eu besoin d'échelle, vous !

## A PROPOS DE PERROQUETS

Une histoire assez curieuse dont un perroquet gris d'Afrique est le héros, m'a été comptée l'autre jour par un de mes amis.

On gardait, d'habitude, l'oiseau dans la chambre des enfants, où son plus grand plaisir était de voir laver le petit bébé. Un jour, cependant, pour une raison ou une autre, le perroquet fut transporté à la cuisine. Il y était à peine depuis une heure, que toute la maisonnée fut jetée dans la consternation par le perroquet qui criait à tue-tête.

“Oh, le bébé, le cher petit bébé !”

Naturellement, tout le monde se précipita à la cuisine le plus vite possible. Là on trouva maître perroquet surexcité au dernier point, et regardant, d'un œil hagard, un petit cochon de lait qui rôtissait tranquillement sur le poêle.

## NOUVELLE LUNE

*Elle.*—Georges, veux-tu que je te chante un morceau ?

*Georges, (bâillant).*—Un morceau, soit, mais rien qu'un morceau, pas toute la chose.

## NOS CHÉRIS



*La maman.*—As-tu fait ta prière ?  
*Juliette.*—Non, maman, je m'endors trop ; je la ferai demain matin.  
*La maman.*—Mais si tu mourais durant la nuit ?  
*Juliette.*—Je dirais au bon Dieu que j'étais morte avant.

LES DÉLASSEMENTS DU SAMEDI APRÈS-MIDI

(UNE PARTIE DE FOOT-BALL.)



I  
Pif!

II  
Paf!

III  
Bang!

IV

— Quand on a travaillé dur toute la semaine, comme ça vous remet un homme, ces petits amusements !

UN COMPTE REVISÉ

Un jeune avocat a été assez heureux pour gagner l'autre jour la cause d'une cliente fort riche, mais qui ne payait pas de mine. Peu de temps après, il lui envoya son mémoire de frais, passablement surchargé.

Le lendemain, sa cliente vint le trouver et s'enquit si sa demande en mariage était bien sérieuse.

— Demande ? mais je n'ai pas fait de demande, moi ! répondit le jeune avocat, tout déconcerté.

— Comment ? reprit sa cliente, avec le plus grand flegme, vous m'avez demandé ma fortune ! J'aurais cru que vous seriez assez poli, au moins, pour me prendre avec.

Le lendemain, elle reçut un mémoire corrigé de cette façon :

Mademoiselle B... doit à M. C... pour services professionnels.

Mais à la place de § et cts, il y avait : "Montant total d'honoraires : la main de Mademoiselle B..."

FRANCHISE A L'ENCHÈRE

(Pour le SAMEDI)

Il y a franchise et franchise ; l'une est tout simplement désagréable, l'autre peut sur le moment choquer votre susceptibilité, mais en fin de compte ne diminuer en rien votre bon vouloir et votre estime pour l'auteur.

M. A... se présentait aux dernières élections provinciales comme candidat du Gouvernement. Il avait dans sa famille un vieux serviteur sur

la fidélité duquel il croyait pouvoir compter sans réserve.

Après l'élection, quelques uns de ses adversaires le taquinaient sans cesse en lui reprochant que son propre valet eut voté contre lui.

M. A... ne pouvait en croire ses oreilles, mais il finit, cependant, par demander au vieux.

— Est-ce donc vrai que tu as voté contre moi ?

— Oui, maître, c'est bien vrai, j'ai voté avec les conservateurs.

— Bien, bien, reprit A... J'aime la franchise ; et voici une piastre pour m'avoir dit la vérité.

Le vieux resta là à se gratter le front, comme si quelque chose le préoccupait.

— Eh bien, père, qu'as-tu donc ? reprit A...

— Si vous récompensez réellement la vérité, lui fut-il répondu, je crois bien, maître, que vous me devez encore une petite balance de quatre piastres, car j'ai voté cinq fois contre vous.

COMMENT ON SE DIT ADIEU

COTÉ DES FEMMES

Le dialogue suivant s'échange tous les jours au départ d'un train.

Madame est venu conduire son amie qui part pour voyage et lui fait ses adieux.

— Tu es sûre que tu n'oublies rien ?

— Oui, je le crois.

— N'oublie pas de m'écrire aussitôt que tu seras rendue.

— Tu peux en être certaine.

— Toi aussi.

— Oui, oui.

— Ne va pas Poublier.

— Pas de danger.

— As-tu ton manchon ?

— Et ton lunch !

— Oh, ton panier de fruits ! ne l'as-tu pas oublié dans une des salles d'attente ?

— C'est pourtant vrai !

— Au moins tu as ton billet correct ?

— N'oublie pas d'écrire de suite. Nous aurons tant hâte d'avoir de tes nouvelles.

— Oh que je voudrais pouvoir partir moi-même.

— Moi aussi, je t'assure que ça me ferait plaisir.

— A moi aussi.

— Mon amour, à Juliette.

— Dis à Robert, qu'il m'écrive.

— Embrasse Bébé pour moi.

— Et moi donc, tu ne m'embrasses pas ?

— Voyons, es-tu bien sûre qu'il ne te manque rien.

— Quelle belle journée tu vas avoir !

— Oh ! le train va partir, la cloche ! Bon voyage !

— Adieu !

— Adieu !

— N'oublie pas. Bonjour

— Dis à Juliette. Encore une fois bonjour.

— Oui, je... bon voyage.

— Écris-moi si... bon voyage.

Elle est partie enfin !

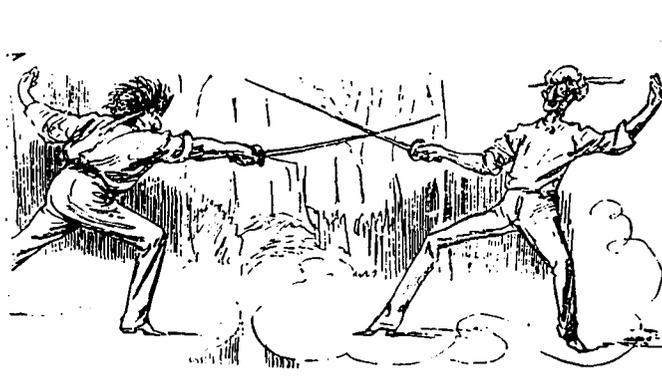
COTÉ DES HOMMES

— Fichtre ! Tu as failli le manquer !

— Je n'en manque jamais.

— Bon voyage.

UN CONTRASTE



I

La politique en France



II

La politique en Canada

## HAUSSE GÉNÉRALE



La dame. — Combien pour cette éproule ?  
 Le boucher. — Quinze cents la livre.  
 La dame. — Est-ce que vos prix ne sont pas un peu élevés.  
 Le boucher. — Les épaules sont très hautes, cette année.

## A MONSIEUR JOS, DE LOUISEVILLE

(Auteur du sonnet : A ma blonde inconnue.)

(Pour le SAMEDI)

N'est-ce pas qu'il dit bien et qu'il a de l'esprit  
 Maître François Coppée, et que souvent l'on rit  
 A sa verve charmante et toujours bienvenue ?  
 Les jolis vers, surtout, a la blonde inconnue,  
 Ne les trouvez-vous pas, vraiment, délicieux ?  
 C'est délicat, c'est fin, et jamais sous les cieux  
 L'on ne saurait mieux faire un compliment aimable  
 Sans doute vous avez quelque blonde adorable  
 Dont les regards d'azur captivent votre cœur,  
 Et vous avez pensé : " Ce sonnet, quel bonheur !  
 C'est justement cela que je voulais lui dire."  
 Et bien, mes compliments. Je ne saurais sourire  
 D'un goût si bien formé sur le rythme et les vers,  
 Souvent le cœur s'émeut, quand viennent les hivers  
 Et qu'il songe au passé. J'en connais quelque chose.  
 Il lui faut s'épancher, soit en vers, soit en prose.  
 Vous avez bien choisi. Coppée est un auteur  
 Sur qui l'on peut se fier. Il charme le lecteur  
 Par son rythme divin et sa rime sonore,  
 Et je vous avouerais que pour moi, je l'adore.  
 Et que je n'ai jamais de plaisir aussi doux  
 Que de lire ses vers, même signés par vous.  
 Je forme donc des vœux pour que votre conquête  
 Aux longs cheveux dorés vous rende aussi poète  
 Que ce maître profond du gai savoir. Ceci  
 Soit dit entre nous deux. Au revoir, et merci.

PAUL VARY.

Montréal, 6 décembre 1890.

## UN \$5 BIEN EMPLOYÉ

Boursasec. — Vous êtes encore un drôle d'ami, vous ! Hier, j'avais une dette d'honneur de \$5.00 à payer à Briselescœurs et lorsque j'ai envoyé à votre bureau pour vous faire connaître ma position, vous n'avez pas même fait attention à ma demande.

Lefuté. — Pardon ; vous avez tout d'abord demandé ces \$5.00 à Briselescœurs et il est venu me les emprunter ; de sorte que, réellement, sans que vous vous en doutiez, je vous ai prêté \$5.00 hier. Alors, je vous ai fait payer par Briselescœurs ; ça annule sa dette et la vôtre ; comprenez-vous ?

Boursasec. — Parfaitement ; alors, nous sommes quittes.

Lefuté. — Pas que je sache, vous me devez \$5.00.

Boursasec. — Pas du tout. Je devais \$5.00 à Briselescœurs, et il vous devait \$5.00. Maintenant, d'après vous, j'ai payé à Briselescœurs les \$5.00 que je lui devais, et par son entremise je vous ai payé les \$5.00 qu'il vous devait ; ça fait \$10.00 en tout. Sur cette somme, \$5.00 appartenaient à Briselescœurs, les autres \$5.00,

je vous les ai payées, mais comme vous n'aviez prêté \$5.00, ça se balançait.

Lefuté. — Non, non. Vous devez \$5.00 à Briselescœurs, n'est-ce pas ? Je les lui ai payées, alors, vous me les devez ; c'est clair comme le jour.

Boursasec. — Nous allons voir ça ; tenez, voilà Briselescœurs qui vient. Hé ! Briselescœurs, est-ce que Lefuté t'a payé, hier, les \$5.00 que je te devais ?

Briselescœurs. — Jamais, et justement je te cherchais.

Boursasec. — Alors, pourquoi, Lefuté, cherchez-vous à m'escamoter \$5.00. C'est pas la peine de protester, je vais vous le prouver. Commençons par le commencement, là où nous en étions hier, avant ce midi à quatorze heures. Avez-vous encore ce \$5.00 que vous aviez hier ?

Lefuté (gêné). — Oui, le voilà.

Boursasec. — Bien, prêtez-le moi pour une minute. Oh ! n'ayez crainte, je ne vous le volerai pas. Très-bien ! Maintenant, Briselescœurs, je vous dois \$5.00 (il lui donne le billet). Maintenant, paie à Lefuté ce que tu lui dois (Briselescœurs lui remet le même billet de \$5.00). Maintenant, Lefuté, Briselescœurs vous a payé les \$5.00 qu'il vous devait, hein ?

Lefuté (songeur). — Oui.

Boursasec. — Avez-vous perdu quelque chose par cette transaction ? N'avez-vous pas reçu le même \$5.00 que vous aviez prêté au début. Vous devriez prendre quelques leçons d'arithmétique élémentaire.

Lefuté. — Tout ça me semble exact. Je ne comprends pas comment j'ai pu me tromper à ce point.

Boursasec (trois minutes après avoir quitté ses amis). — Franchement, jamais je n'ai gagné de \$5.00 aussi facilement.

## LA BOÎTE AUX LETTRES DU SAMEDI

I

RATAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

(Pour le SAMEDI)

Le docteur F. Lève Assueur, du village Sorosto, était l'homme le plus doux et le plus aimable qu'il y eut. Il possédait un baromètre très curieux ; il l'avait payé très cher. Un jeune homme du nom de Jause Effémon, dont la famille était très attachée à cet éminent docteur, passant un jour par chez lui, crut devoir lui faire une visite ; il fut très bien accueilli. Or, il arriva que le serviteur qui lui avança un fauteuil, fit tomber le baromètre ; l'instrument fut brisé en mille pièces. Le jeune homme, au désespoir, cherchait à excuser le serviteur auprès de son maître qui, plutôt que de se fâcher, lui dit en souriant :

— N'en parlons plus, le temps a été très sec jusqu'à présent ; j'espère, qu'enfin, nous aurons de la pluie ; car, je n'ai jamais vu mon baromètre tomber aussi bas.

Narce Isseclou Tiai, était un jeune employé qui brillait souvent à son bureau par son absence. Il finit, après maintes admonestations, par être renvoyé de son emploi.

Le jour où on lui apprit cette fâcheuse nouvelle, qui ne le surprit pas, il fit mine de s'emporter, et s'écria en présence de tous ses collègues :

— Ah ! l'on me renvoie ! eh bien ! il en coûtera la vie à plus de cinq cents personnes !

Le propos fut rapporté au chef de l'établissement, qui, craignant de voir le jeune homme conduit par le désespoir, à quelque extrémité fâcheuse, l'appela dans son cabinet.

Puis, prenant une figure sévère :

— Que signifie, lui demanda-t-il, la menace insensée que vous avez faite en disant que votre

renvoi causerait la mort de plus de cinq cents personnes ?

— Ce que cela signifie ? répondit l'employé d'un ton goguenard. Mais cela signifie tout simplement que je vais reprendre mes cours de médecine.

Deux jeunes gens se querellaient, l'autre soir, en face de la station du chemin de fer Intercolonial.

L'un avait à la main un bâton dont il menaçait son adversaire, et l'autre n'avait rien.

— Lâche ! s'écriait celui-ci ; pose donc à terre ta canne, tu verras la scène changer.

Piqué d'honneur, l'interpellé jeta son bâton sur le pavé.

Le beau parleur, s'en emparant lestement, s'écria :

— Je te disais bien, dindon ! que la scène allait changer ; c'est moi qui ai maintenant la canne ; et c'est à toi de filer doux.

J'assistais, la semaine dernière, à une réunion d'intimes.

La discussion s'était engagée sur différents propos, et quelqu'un soutenait qu'il n'avait jamais rencontré de femme laide.

— Ah ! quant à moi, monsieur, dit tout à coup une de ses assistantes, au nez camard, je vous défie de ne pas me trouver laide.

— Vous, madame, répondit le drôle, vous êtes un ange tombé du ciel ; seulement, vous êtes tombée sur le nez...

J'étais à dîner chez un ami. Celui-ci est le père d'un charmant petit garçon de quatre ans, qui fait la grimace sur tout ce qu'on lui offre.

— Mais, mange donc, mon chéri, dit le papa.

— J'ai mal au ventre, répond bébé.

— Quand on est un petit garçon bien élevé, mon ami, on ne dit pas : j'ai mal au ventre.

Et bébé, résigné, avec un petit sourire :

— Oh ! papa, j'ai mal au ventre, s'il vous plaît.

Une terrible nouvelle vient de m'arriver des provinces maritimes :

Une rencontre a eu lieu, aux environs de Caspanet, entre deux locomotives qui ne pouvaient pas se souffrir... Les témoins du duel, enfermés dans des compartiments, derrière les combattants, ont tous péri.

AGUE ERAITE.

Lévis, décembre 1890.

II

A PROPOS DE BELLES-MÈRES.

A une belle-mère, à qui l'on adresse des compliments de condoléances au sujet de la mort de son gendre :

A-t-il beaucoup souffert ?

— Pas assez !...

## Le fruit de six mois de travail



Homme de lettres. — Avec quoi as-tu allumé le feu : est-ce du papier pris sur ma table ?

Domestique. — Oui, monsieur, mais j'ai bien eu le soin de ne prendre que du papier qui avait déjà servi. Il était tout écrit.

Le docteur X... se promenait avec un de ses amis, lorsqu'il aperçut une dame d'un certain âge, à la figure sèche.

Le médecin s'empressa de traverser la rue pour l'éviter.

Son ami lui en demanda la cause.

—Eh bien, j'ai eu le malheur de soigner son gendre !

—Et probablement que vous l'avez laissé mourir ?

—Au contraire !...

Il y a quelques jours, le même docteur, se rend chez une de ses clientes qui se plaint de fortes douleurs à la tête. A peine entré dans la chambre de la malade, il aperçoit un poêle à charbon.

—Madame, dit-il, votre malaise provient de votre poêle ; le gaz qu'il dégage vous rend malade ; supprimez-le, et vous serez guérie.

—Mais il m'a coûté \$35.00 !...

—Eh bien, madame, faisons une affaire ; je vous donne \$20.

La dame consentit.

A quelques jours de là, la dame qui désirait déménager, va voir un appartement. La première chose qui frappe sa vue est son ancien poêle.

—Qui donc demeure ici ? demande-t-elle à la bonne.

—C'est Mme L..., la belle-mère du docteur X...

Un candidat en médecine demande à son professeur si l'on dit un emplâtre ou une emplâtre ?

—Cela dépend, mon ami : Quand il s'agit de morphine ou de belladone, on dit un emplâtre ; mais quand il s'agit d'une belle-mère, on dit une emplâtre.

Une belle-mère de quarante-neuf ans, au lendemain d'une soirée, où son gendre était tombé malade d'une indigestion de piano, s'est mise à l'apprendre.

Le comble de la présomption pour un gendre : Prendre sa belle-mère par le sentiment.

Le symbole floral de la belle-mère.  
Les cachets épineux !...

Le dentiste est un homme qui, pour se mettre quelque chose sous la dent, arrache celle des autres.

L'abus du vin conduit à la *bière*.

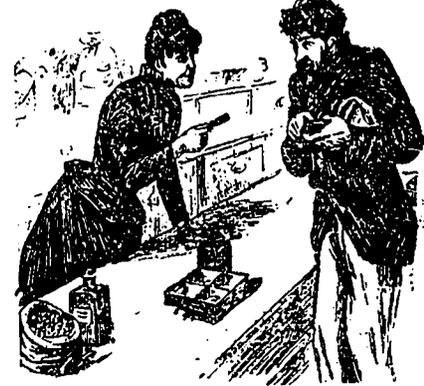
Les facteurs sont des hommes de lettres qui travaillent des pieds.

La saveur des fruits se juge au *palais*.

Les œufs ne sont vraiment bons que lorsqu'ils sont brouillés.

La plupart des femmes se donnent à Dieu quand le diable n'en veut plus.

EN FAMILLE



*Acheteur.* Combien ces brosses à dents ?  
*envisage de magasin.* — Dix centins la pièce.  
*Acheteur.* Voyons, comment sommes-nous de per-  
sonnes ? Cinq, sept, neuf. Je crois que deux nous suffi-  
ront.

Le que femme veut... Dieu ne devrait pas le vouloir.

L'homme a trois amis fidèles : un vieux chien, une vieille femme, et de l'argent comptant.

La femme qui raccomode son linge vaut mieux que celle qui parle sept langues.

Un comble pour un médecin : Chercher les battements de cœur... d'une salade.

Une dame très décolletée se pavane dans un salon ; un monsieur marche sur sa traîne.

Elle se retourne, et rouge de colère : — Fichue bête, va ?

—Madame, voilà un fichu qui irait bien sur vos épaules.

GILL TRICK.

Sherbroke, 8 Décembre 1890.

III

ZIGZAGS

Un voyageur rencontre en Provence, au bord de la mer, trois jeunes enfants qui jouent avec des galets. Il s'arrête et charmé de leur gentillesse leur demande ce qu'ils souhaiteraient si une bonne fée leur apparaissait.

*Jacques (3 ans).* — Mé zé souhaiterai qué tous les cailloux de la mer y soient de l'or et qué cé soit moi qui les aie.

*Jean (4 ans).* — Mé zé voudrais qué toute la mer y soit de l'encre et qu'on l'use toute pour mé faire des billets de banque de 1000 francs.

*Le voyageur, au troisième bébé qui reste sérieux.* — Et toi mon petit ami tu ne dis rien ; que desirais-tu ?

*Marius (5 ans).* — Mé, Mossieu, ze sonze qué jé voudrais seulement qué ces deux là y meurent et qué zé soit leur héritier.

Un lecteur du SAMEDI me pose la question suivante :

Des trois couleurs du drapeau français laquelle est la vraie couleur nationale ?

La réponse est facile, cher lecteur.

Le Rouge est de Lille.

Le Blanc d'Espagne.

Le Bleu de Prusse.

A vous de tirer la conclusion.

QUATRAINS SANS PRÉTENTION

SUR UN IVROGNE

Les zigzags de ce bureau-ci  
N'ont rien en eux qui nous étonne.  
En songeant que la vigne aussi,  
Le long des murailles festonne.

A UN BON VIEUX MONARQUE

Lorsque Dagobert était roi  
Libre, on pouvait tout se permettre,  
Si l'on avait soin de se mettre  
Sous la protection d'Éloi.

CALCHAS.

L'ART DE PERSUADER

*Photographe, (prenant le portrait d'un chien).*  
—Pardou, monsieur ; mais voyez donc l'expression féroce de votre chien. Allez ! Parlez-lui, un peu, s'il vous plaît, de carcasse de cheval et même, au besoin, de saucisse, pour qu'il prenne une physionomie un peu plus riante.

LA LOI ET LE PLUS FORT

*Monsieur de Matamore.* — Si jamais je le rencontre, je lui casse ma canne sur la figure.

*Monsieur Tranquille.* — Mais supposez qu'il soit le plus fort, et que ce soit votre figure qui casse sa canne ?

*Monsieur de Matamore.* — S'il a le malheur de me toucher, je le fais prendre !

AFFAIRE DE ROUTINE



(A Chicago.)

*Lauriat.* Tiens, on joue la *Marche du mariage* de Lohengrin. Quelle belle musique ! n'est-ce pas ?

*Madame Walp.* — Oui ; mais tout de même, j'en suis tellement fatiguée, que je l'ai fait supprimer à mes derniers mariages.

UNE SERVANTE D'EXPERIENCE

*Servante, (ouvrant la porte).* — Mon maître n'est pas à la maison, vous pouvez laisser votre compte si vous voulez.

*Visiteur, (surpris).* — Mon compte ! mais je n'ai pas de compte, je désire...

*Servante, (encore plus surprise).* — Pas de compte ! Vous avez dû vous tromper de maison, alors !

UNE LACUNE

*Baptiste Bousens.* — C'est ça votre arbre généalogique, n'est-ce pas ? Mais que signifie cette casure au plein milieu du tronc ?

*Snob de Fortcoffre.* — Ça... hum ! mon cher, ne parlez jamais de la sorte, vous faites preuve d'une ignorance absolue des choses héraldiques. Cette lacune indique l'année du déluge. Comprenez ? Pas pu avoir extraits de baptême ; tous noyés, trouvez ça dans tous les arbres bien faits et payés comptant.

THÉÂTRE ROYAL

Ceux qui sont allés au Théâtre Royal cette semaine, ont passé une agréable soirée.

Le mélodrame "Hearts of New-York" qui a tenu l'affiche tous les jours a été chaleureusement accueilli par les habitués de cette populaire maison d'amusement.

Cette pièce mérite ce sagement tous les éloges que lui ont donnés les journaux américains. Elle fourmille en incidents pathétiques et en leçons morales. Toute l'intrigue repose sur les efforts que fait une jeune fille pour ramener un père ivrogne dans les sentiers du devoir et à l'amour d'une épouse que sa conduite a éloigné de lui.

La mise en scène est des mieux réussies. La troupe est une des meilleures qui ait visité le Royal pendant cette saison.

Mlle Earle Remington est une charmante sou-brette qui fait preuve d'une habileté d'artiste dans les rôles qui lui incombent pendant la représentation. Elle est habilement secondée par M. W. E. Hines, type accompli de Irlandais.

Les autres acteurs sont tous à la hauteur de leurs divers rôles et font de "Hearts of New-York" un mélodrame qui mérite le patronage que le public lui a accordé. Ceux qui n'ont pas encore eu l'avantage d'entendre cette pièce délicate, ont encore samedi après-midi et samedi soir pour se procurer ce plaisir.

La semaine prochaine on jouera quelque chose de très joli au Royal : "The Devil's Mine. Cette pièce fera les délices des amateurs.

BRANLE-BAS GENERAL



LES PREPARATIFS DE NOEL

Les petits plaisirs d'un farceur



I  
Monsieur Jobert. —Voilà un chapeau qui n'a jamais été fait pour cette tête-là.



II  
Il faut que je l'agrandisse.



III  
—Pan !



IV  
Voyez-vous cet ouvrier qui prend les chars pour se sauver : c'est lui qui a fait le coup.

PINCÉE DE CONSEILS

L'IMPORTANCE DE METTRE LES VÊTEMENTS D'ENFANTS À L'ÉPREUVE EN FEU

Voici une note importante que nous adressons aux mamans qui drapent de mousseline le berceau de leurs bébés et aux personnes qui, pendant l'été, se défendent de l'attente des moustiques, en entourant leur lit d'un fin réseau de tulle ou de gaze : fréquents sont les accidents souvent très graves causés par l'approche d'une lumière. Rien de plus facile, cependant, que de s'en garantir en rendant absolument ininflammables les rideaux de l'enfant ou le moustiquaire des grandes personnes. Le procédé—que j'ai d'ailleurs tenu à expérimenter avant de le reproduire et dont j'ai reconnu la parfaite efficacité—est d'une simplicité élémentaire. En quelques mots le voici : Dans 1 lbs d'eau, faites dissoudre 3½ onces de sulfate d'ammoniaque. Plongez dans cette solution l'étoffe que vous voulez rendre ininflammable. Tordez-la, faites-la sécher, et vous pourrez sans aucun danger en approcher une flamme quelconque. Le point touché se carbonisera, noircira peut-être, mais il n'y aura plus aucun danger d'embrasement par communication.

Notons que le sel employé est absolument inoffensif—la matière médicale de la classe même, à faible dose, au nombre des apéritifs—et que, en outre, il dispense de l'empesage pour le lissage de l'étoffe. Il suffit de la passer au fer chaud avant sa complète dessiccation.

Parfums.—Moyen de les obtenir sans distillation.—Les procédés d'extraction des parfums de fleurs, par la distillation sont difficiles et cou-

teux : il n'en est pas de même de ceux où l'on peut se dispenser de distiller les plantes.

Ces derniers s'exécutent sans outillage particulier.

Le plus simple est celui-ci :

Détachez les pétales des fleurs dont vous voulez recueillir le parfum et saupoudrez-les d'un peu de sel fin ; puis, dans un local ou vase de verre, placez alternativement une couche de coton cardé (ouate), trempé dans de l'huile d'olive bien pure, et une couche de pétales, jusqu'à ce que le vase soit plein ; fermez le vase avec une vessie ou un parchemin, et exposez aux rayons du soleil.

Si la chaleur est forte, au bout de quinze jours il se sera formé, au fond du récipient, un dépôt d'huile odoriférante ; il ne restera qu'à la retirer avec soin, pour l'employer à volonté.

Cette méthode—un peu longue peut-être—est facile à pratiquer, même par les ménagères.

CONSOLATION :

Prisonnier.—C'est tout de même une certitude d'être condamné pour la vie.

Acocat.—Allons, du courage ! la vie est fragile ; vous pouvez mourir avant la fin de votre peine.

TRISTE FIN D'UN MODELE

Agrippa Bellehumeur.—Très réussi, mon cher, votre nature morte. Pourtant ce pain a quelque chose qui n'est pas naturel.

Artiste.—Rien d'étonnant ; j'ai dû manger le modèle pour vivre pendant que j'exécutais l'autre partie de mon tableau

POUR NOS BÉBÉS

LES DEUX CHIENS

—C'est toi, mon vieux Tayaù, je te revois enfin !  
—C'est toi, mon cher Mèlor, ah ! quelle heureuse [chance !]

C'étaient deux beaux gros Chiens, camarades d'enfance, qui, longtemps séparés, au détour d'un chemin, se retrouvaient par occurrence.

—Où vis-tu ? que fais-tu ? demanda le premier.  
—Mon cher, dit le second, je mène bonne vie ; j'ai chez un Grand Seigneur, le poste de limier, un emploi que chacun envie.

—Et qu'au premier vent l'on ne peut confier.  
—A travers les monts et la plaine,  
—Au son des cors retentissants,

—Nous poursuivons, sans perdre haleine,  
—Les Daims et les Cerfs bondissants ;  
—Puis ce sont festins et ripailles ;

—On voit, écrits sur les murailles,  
—Nos noms, que lira l'avenir ;  
—Pour éterniser notre gloire

—Nous avons des peintres d'histoire,  
—Et des valets pour nous servir.

—Et toi ? Moi, mon ami, mon sort est fort modeste ;  
—Mon maître est pauvre, et le destin funeste  
—L'a privé de ses yeux ; pour diriger ses pas  
—Il n'a que moi. Comment ! Je ne comprends pas ?  
—Tu serais Chien d'aveugle ? — Hélas ! oui ! — Pauvre

—Que je te plains ! Mais, sur ma foi, [frère !]  
—Je te sortirai de misère !  
—Il faut s'aider sur cette terre,

—Laisse la ton aveugle, et viens vivre avec moi.  
—Je puis t'installer sans conteste,  
—Dans un coin de notre château,

—Et l'on te donnera, pour un coup de chapeau,  
—Le logis, la table et le reste,  
—Mais ton maître est-il bon, dis-moi, mon cher

—Tayaù ?  
—Bon ? Ma foi, je ne sais à te franchement dire,  
—Nous le voyons fort peu, de loin : le noble Sire

—De sa nature est un peu lent.  
—Eh bien ! mon maître, à moi, me connaît bien, il  
—Il est ma vie, et je suis tout pour lui ; [j'aime ;  
—Je partage son pain, notre toit est le même ;  
—Je suis le seul ami qui lui reste aujourd'hui.

—Merci de ton offre engageante,  
—Mais mon cœur y reste ferme ;  
—Les grandeurs n'ont rien qui me tente ;  
—Le vrai bonheur, c'est d'être aimé.

Star.

UN VERDICT BIEN FONDE

Président du jury.—Nous avons trouvé que la mort de la victime était due à l'alcool.

Coroner.—Mais votre verdict est absurde.

Président.—Pourquoi ?

Coroner.—On a prouvé que cet homme n'avait jamais bu.

Président.—C'est vrai.

Coroner.—Qu'il n'avait jamais mis les pieds dans une buvette.

Président.—C'est juste.

Coroner.—Et vous trouvez que c'est l'alcool qu'il l'a tué quand il a deux balles dans la tête.

Président.—Tout ça est vrai ; mais vous oubliez que l'homme qui tenait le revolver était ivre. Vos observations sont déplacées ; nous connaissons nos devoirs, j'aime à croire, c'est le whiskey qui a tué cet homme.

HARMONIE ASSURÉE



Première cousine.—Mon Dieu, nos caractères s'accordent si peu que nous devrions nous éviter.

Seconde cousine.—Mais, que veux-tu, la couleur de nos robes est si bien assortie.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*(A travers les journaux Parisiens.)*

D'une pierre deux coups :

Le garçon d'hôtel, au petit matin, frappe à la porte du voyageur qui occupe la chambre No. 27.

—Pan, pan, pan !... Il est six heures et demie, Monsieur.

Il fait quelques pas dans le corridor et frappe au No. 32.

—Pan, pan, pan !... Il est sept heures, Monsieur.

Puis il redescend l'escalier en sillotant, avec la conscience du devoir accompli.

Un monsieur raconte, à son ami qu'un jour, dans les Pyrénées, son cheval est tombé à l'eau et que le loueur a exigé de lui un prix énorme.

C'est singulier, ajoute-t-il, dans ce pays-là les chevaux noyés coûtent plus cher que les autres.

Et l'ami répond froidement :

—C'est naturel ! ils sont plus rares.

—Ainsi, il y a cinquante ans que le père Boineau est dans le commerce ?

—Oui, et pourtant on ne peut pas dire qu'il a blanchi dans l'métier.

—Qu'est-ce qui fait donc ?

—Il est charbonnier.

Chez le dentiste :

—Je ne vous conseille pas de vous faire encore arracher d'autres dents. Bientôt, il ne vous en restera plus une seule.

—La belle affaire !

—Croyez-moi !... Vous vous en mordriez les ongles.

Au restaurant.

Un habitué jouant fortement des narines :

—Garçon, ce poisson n'est pas frais.

—Si, Monsieur.

—Je vous assure qu'il a une odeur.

Le garçon, d'un air suffisant :

—C'est une erreur, mais c'est celui d'à côté.

Un villageois vient réclamer un de ses parents à la Morgue.

—A-t-il quelque signe particulier auquel on puisse le reconnaître ? demande le gardien.

Cui ! il est muet.

Mme X..., dont le mari est bossu et qui est elle-même contrefaite, vient de mettre au monde un troisième enfant bossu comme père et mère, comme frère et sœur.

—Décidément, c'est dans le sang ! s'écrie le docteur.

—Eh ! non, riposte vivement Mme X... c'est dans le dos.

Au lycée des filles :

L'inspecteur interroge une jeune demoiselle et la signification du mot *salairé*.

—L'enfant cherche et ne trouve pas.

L'inspecteur veut lui venir en aide.

—Que fait votre papa ?

—Il travaille.

—Quand le paye-t-on ?

—Chaque samedi.

—Alors que rapporte-t-il ce jour-là, quand il rentre ?

—Son plumet.

Dans un théâtre de province :

Au dénouement d'un drame, l'héroïne doit mourir d'un coup de revolver. L'arme, comme d'habitude, rate. Sans perdre la tête, l'actrice s'écrie :

" Je meurs, première victime de la poudre sans fumée ! "

A l'audience :

— Vos noms et prénoms ?

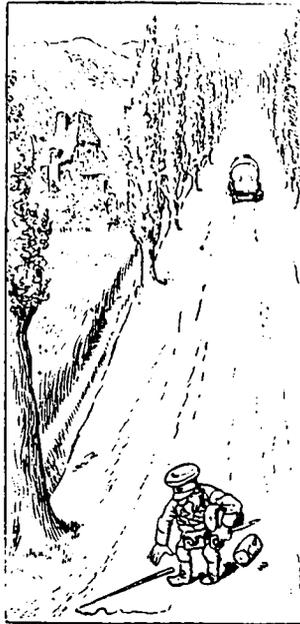
—Jean Crapouillard, dit Trompe-la-Rousse.

— Vos qualités ?

Le prévenu, attendri :

—Mes qualités !... Ah ! Monsieur le président, merci pour cette bonne parole !

## UN SERVICE EN ATTIRE UN AUTRE



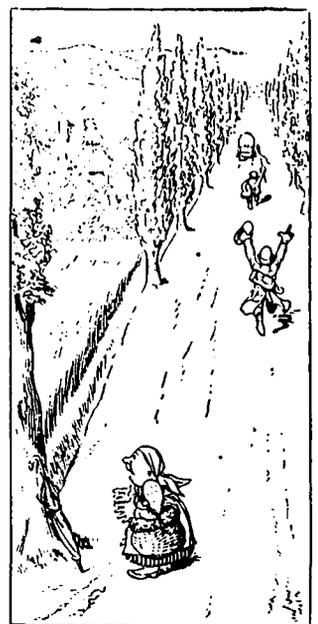
I

Commissionnaire, trouvant un fou.  
— Ce pauvre cocher ! Je vais tâcher de le rejoindre.



II

Passant trouvant un paquet perdu par le commissionnaire. C'est assez pour lui faire perdre sa place, je vais le lui remettre.



III

Payseau, trouvant le parapluie que le passant a déposé près de l'arbre pour aller plus vite. Ce pauvre monsieur Serrelapogne qui a oublié son parapluie ! Ça va lui faire trop de peine. (Elle laisse son panier là.)



IV

Vendeur de lait. — Ah, par exemple ! Si elle est distraite cette pauvre dame Bouragan ! J'ai envie de courir après.



V

Deux tramps. Fichtre ! Voilà la table mise ; c'est moi qui traite. A ta santé.



VI

Le vendeur de lait se retournant et poussant un cri : — Au voleur ! (Il revient à la course.)

Les réservistes viennent d'arriver, le chef fait l'appel :

—Morel !

—Présent ! —Présent !

Tiens, il y en a deux. Sortez des rangs. Vous, l'homme au paquet, quel est votre prénom ?

—Louis-Jean-Baptiste Morel !

—Votre prénom habituel ?

—Louis-Jean-Baptiste Morel !

—Enfin, voyons, comment vous appelle votre femme quand vous êtes seuls dans l'intimité ?

—Mon capitaine, elle m'appelle Bibi !

Dans un bureau de placement :

—Nous aurions bien une place d'inspecteur à vous proposer ; mais c'est un emploi qui exige une surveillance très active, et vous êtes borgne !

—Justement, je ne dormirai jamais que d'un œil.

On parle, dans un bureau de journal, d'un jeune vaudevilliste qui a la douce manie d'être toujours étincelant dans la causerie.

Ce diable de X... dit quelqu'un, il court toujours après l'esprit !...

—Je parie pour l'esprit, s'écrie notre confrère G...

Deux chasseurs se rencontrent en plaine.

—Quelle est donc cette dame qui t'accompagne ?

—C'est ma belle-mère !

Et tu l'emmènes à la chasse ?

—Oui, à cause des accidents !

Eh bien ! garçon, vous essuyez cette assiette avec votre mouchoir ?

—Oh ! ça ne fait rien, Monsieur, il est sale !

Le réalisme au théâtre.

Un acteur, dans une troupe de province, exige du directeur, qu'on lui fournisse, à une scène où l'on mange, de la vraie nourriture et de la vraie boisson.

—Parfaitement, fait le directeur ; mais je dois vous avertir qu'on joue *Lucrèce Borgia* la semaine prochaine et je vous donnerai du vrai poison.

L'autre jour, le poète de C... perd le meilleur de ses amis, auquel il avait maintes fois emprunté de l'argent.

Il manifeste une douleur profonde.

—Vous l'aimez donc bien, lui demande-t-on !

—Ah ! répondit-il en larmoyant, si vous saviez tout ce que je lui devais.



VII

Madame Bourgaon qui a entendu l'exclamation se retourne just à temps pour découvrir un monsieur se sauvant avec son panier.



VIII

Puis le passant constate à son tour qu'une femme court avec son parapluie, tandis que le commissaire suit son paquet emporté par un voleur, et que le cocher de police l'enlève de son foin.



IX

Quelques pourparches difficiles à saisir.



X

Qui se terminent à la cour de police par quatre accusations de vol.

Boireau, qui a passé sa vie entière à se griser, sent qu'il n'a plus que quelques instants à vivre :  
—Madame Boireau, dit-il à son épouse, donne-moi un verre d'eau.

Et comme celle-ci le regarde toute surprise :  
Oui, un verre d'eau, ajoute Boireau. Au moment de paraître devant Dieu, je veux me reconcilier avec mon plus mortel ennemi.

A Pécole laïque :

La maîtresse, montrant son petit doigt :  
—Comment appelle-t-on cela ?  
Silence de l'élève.

—L'auriculaire, reprend gravement l'institutrice. Il est nommé parce qu'on le met parfois dans l'oreille.

Puis, continuant et levant l'index :  
Et celui-ci ?

L'oculaire, répond l'enfant, parce qu'on le met souvent dans l'œil.

Chez un coutelier.

—J'aimerais assez avoir un couteau bien affilé, mais avec lequel on ne risquerait pas trop de se couper les doigts.

—Ah ! oui, un couteau République.

Pourquoi ce nom baroque ?

—Vous ne savez donc pas que République est ce qui nous divise moins.

—Vous êtes accusé de vagabondage.

—J'ai un métier...

—Lequel ?

—Serrurier... C'est moi qui ai fabriqué la clef des champs !

Adieux de famille :

—Va, mon fils, au-delà des mers profondes, va chercher la fortune dans ces solitudes immenses où la main de l'homme n'a jamais mis le pied.

Sur le boulevard.

—Tiens ! vous êtes en deuil ? Qui donc avez-vous perdu ?

—Moi ! je n'ai rien perdu : je suis veuf !

Mme X... a la manie d'être toujours jeune, et sa manie va si loin qu'elle habille sa jeune fille en véritable enfant.

—L'autre jour, une amie demande à Mlle X... quel âge avait sa mère.

—Je n'en sais rien, répondit-elle. Chaque année, ma mère se croit rajeunie d'un an ; si cela continue, je serai bientôt son aînée.

Entre habits noirs, dans une soirée officielle :

—Comment ? vous n'avez pas encore cinquante ans et vous êtes veuf pour la quatrième fois !... Cela n'est pas possible !...

—C'est l'exacte vérité.

—Alors, avouez que vous êtes venu en aide aux circonstances !...

—Non, mon cher, non... pas le moins du monde !... j'ai eu de la chance, voilà tout !...

Calino a un fils, assez mauvais garnement, qui lui fait tourner la tête.

Il y a quelques jours, Calino, plein de colère, disait à ce sacrifiant :

—Va-t-en dans ta chambre, mets-toi au lit et rapporte-moi la clef.

Dialogue conjugal :

L'épouse, mélancoliquement. — Il faudra pourtant nous séparer un jour...

Le mari étonné — Pourquoi donc ?

La femme résignée. — Ne sommes-nous pas tous mortels.

Le mari résolu. Eh bien, si l'un de nous meurt, j'irai me retirer à la campagne.

Le jeu des petits papiers.

Demande. — Quel est le plus beau jour de la vie ?

Réponse. — C'est la veille.

Un joli mot d'enfant :

Lili reçoit de son papa une bonne paire de calottes.

Elle hurle.

— Ah ! s'écrie le papa, tu n'as pas fini d'en recevoir... J'en ai reçu ma part, moi, quand j'avais ton âge.

Alors, Lili, avec ironie et à travers ses larmes :

—C'est ça, tu te venges !

Un jeune collégien, parlant de sa grand'mère maternelle :

—Papa, doit-on dire : grand'maman n'embête ou m'ennuie ?

Le papa, gravement :

— " M'embête " rendrait mieux la pensée ; mais " m'ennuie " est plus respectueux !

Lu sur l'album d'un fonctionnaire :

Les gens malades suivent un traitement ; les fonctionnaires ont un traitement qui les suit.

On a donc tout avantage à être fonctionnaire. C'est pourquoi je le suis.

A table :

Monsieur, qui découpe un poulet, s'escrime en vain contre une carcasse, dont les muscles rendraient des points aux biftecks des restaurants à vingt-deux sous.

A la fin, agacé :

—D'où diable, s'écrie-t-il, peut bien sortir une volaille aussi coriace ?

—Mais, tout simplement d'un œuf dur, répond gravement Calino.

En sortant d'un repas de corps.

—Garçon, mon chapeau, s. v. p.

—Comment est-il, Monsieur ?

—C'est un chapeau haute forme, tout neuf.

—En ce cas il faut y renoncer, Monsieur. Tous les chapeaux neufs sont épuisés depuis une bonne demi-heure.

Un client fait ses compliments de condoléances à son ébéniste, qui vient de perdre sa femme.

—Ah ! Monsieur, répond l'ébéniste, si vous aviez pu l'apprécier comme moi... Elle vernissait comme personne !

Un valet de chambre procure une place à un de ses camarades, et voici comment il renseigne sur ses futurs maîtres :

—Vous pouvez entrer chez eux, lui dit-il ; à part qu'ils ont un enfant, ce sont de braves gens !

Dans une administration :

Un employé réclame auprès de son chef.

Je suis entré dans l'administration en même temps que X..., je fais absolument la même besogne que lui, et il touche cent francs de plus que moi.

—Eh bien ! que demandez-vous ?

—Je voudrais gagner autant que X...

—C'est trop juste ! s'écrie le chef.

L'employé est déjà joyeux.

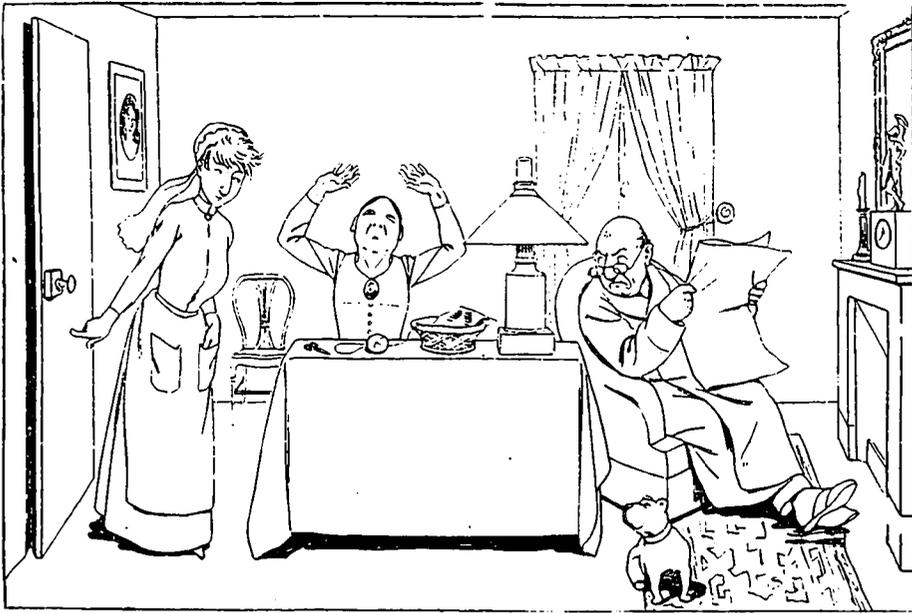
C'est trop juste... Dites à X... que je le diminue de cent francs !

Propos de chambrée :

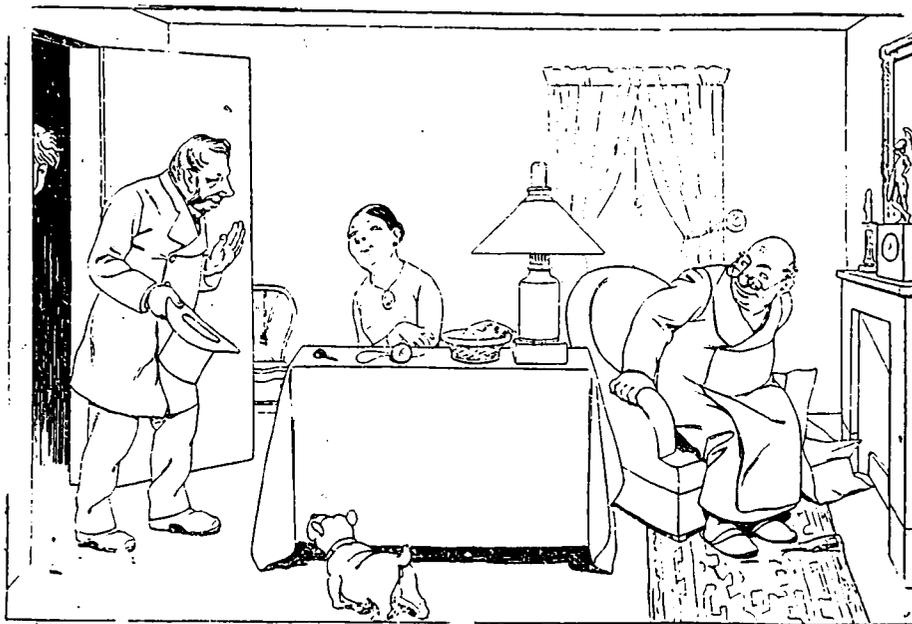
Sergent, sans vous commander, pourriez-vous me dire ce que c'est que les îles Marquises ?

—Certainement, fusiller, il est connu que c'est un lieu de déportation pour les personnes de la noblesse.

## LES PETITES HYPOCRISIES DE LA VIE



Secrants annonçant. — Monsieur Jones vient faire la veillée. ( Désolation unanime. )



La dame de la maison, l'instant d'après. — Comme c'est aimable à vous, M. Jones, de venir nous voir ! Je me plaignais justement de la rareté de vos visites.

## LA LUNE

Désirer l'impossible est une erreur commune  
Chez notre folle humanité.

— "Je veux qu'on me donne la lune !"  
Criaient un bébé fort gâté

Sa petite maman, pour tout l'or de la terre,  
Aurait voulu le satisfaire ;

La grand-mère faillit aller chez les marchands  
Demander s'ils vendaient des—lunes—pour enfants ;  
Le père qui survint, était un peu plus sage :

— "Viens avec moi, dit-il, je vais te la donner."  
Sans en demander davantage,  
Le petit se laissa tout de suite emmener.

Une montagne était voisine :  
— "Viens, la lune est là haut", dit le père. On monta,  
Au bout de quelques temps le marmot s'arrêta :

— "Papa, c'est-il bien loin ? — Oui, fort loin ! — On che-

— "Je suis bien fatigué, papa", reprend l'enfant.

— "Alors tu n'en veux plus ? — Un silence éloquent.  
Fut la seule réponse. On revint à la brune,  
Mais à l'astre des nuits l'obé garda rancune  
Et jamais plus n'en reparla.

Qui de nous n'a tenté d'aller chercher la lune  
Et n'en est revenu comme ce petit-là !

L'HABITUDE EST UNE SECONDE  
NATURE

Madame Rouleau. — Comment, ma chère, vous voulez faire un marin de votre fils, c'est affreux ; moi j'ai une peur horrible de la mort, arrivant là tout de suite, sans qu'on s'en doute.

Madame Rouleau. — C'est ce que j'ai dit à mon mari, mais il prétend qu'on s'habitue à tout.

## MAUVAIS PRECEDENT

M. Rouleau. — Je ne crois pas que tu aies raison d'empêcher Ernestine de recevoir des visites quand les jeunes gens sont convenables.

Madame Rouleau. — Je ne veux pas que ma fille se marie.

M. Rouleau. — Vraiment ! tu oublies que tu as été jeune, que tu as reçu des visites et que tu l'es mariée.

Madame Rouleau. — Mais, je m'en souviens ; mais tu n'as pas la prétention de forcer ta fille à faire une bêtise, parce que sa mère en a faite une dans son temps.

## LAVATER EN DEFAUT

Phrénologue amateur, (exposant sa science dans une soirée). — La phrénologie, mes amis, n'est jamais en défaut, (s'adressant au fils de la maison). Viens ici, mon garçon. Tenez, voyez la protubérance que cet enfant a sur le côté droit du crâne, elle est d'une grosseur anormale et elle indique chez le sujet un amour profond pour ses parents. Pas vrai, mon enfant, que tu aimes bien tes parents ?

Le sujet. — Non.

Phrénologue. — Comment ! tu n'aimes pas tes parents ?

Le sujet. — Maman, ça va encore ; mais pour papa, c'est autre chose. La bosse sur laquelle vous venez de travailler, c'est lui qui me l'a faite hier avec sa canne.

## MUSIQUE ANCIENNE

## A MON AMI LIONEL

C'est un morceau très doux, plein de mélancolie,  
Et ça m'a fait plaisir de l'avoir entendu  
Ce très vieux air auquel un souvenir se lie,  
Évoquant à mes yeux tout un passé perdu,  
Ses notes ont frappé mon oreille surprise  
Au moment très précis où je prenais congé.  
C'est drôle, n'est-ce pas, qu'un air ancien satisse  
A nous charmer ainsi. N'as-tu jamais songé,  
Quelquefois, en rêvant, à cette jouissance  
Que laisse au fond de l'âme un accord oublié,  
Quand revient nous frapper sa douce résonnance ?  
A ce choc imprévu le cerveau délic  
Revoit en un moment toute l'idylle ancienne,  
Et l'on trouve cela, ma foi, délicieux.  
— Tant il suffit d'un rien pour que l'on se souvienne—  
Ce refrain du passé qui vous mouille les yeux.

PAUL VARY.

Montréal, décembre 1890.

## ETRANGE, MAIS VRAI

Mademoiselle Pourdolo. — Quel est le danger que vous redoutez le plus d'affronter sur l'eau, capitaine ?

Capitaine Van Teupoupe. — Le feu !

## UNE FEMME DE PRECAUTION

Docteur, (soignant la famille depuis vingt ans).  
— Voyons, mon enfant, qu'est-ce qu'il y a ?

Madame, (sanglotant). — Oh ! Alexandre a si mauvaise mine ! j'ai essayé de le persuader d'aller vous voir ; mais il recule toujours, disant qu'il n'a rien, qu'il aura le temps de se soigner plus tard. Je le vois bien malade, docteur ! Plus tard ce sera trop tard, et nous ne sommes mariés que depuis deux ans. Oh ! ! !

Docteur. — Voyons, voyons ! calmez-vous, je vais aller le voir à son bureau, et je vais lui faire prendre quelque chose qui va le remettre.

Madame. — Merci, docteur ! S'il vous écoute, faites lui donc prendre une assurance de vingt mille piastres sur sa vie.

## DEUX CONSULTATIONS

Chez un pharmacien :

Client. — Croyez-vous que la solution électrique du Groënland pour les rhumatismes soit bonne contre la sciatique ?

Clerc. — Hum !... attendez, je vais voir. (Bas au patron). Avons-nous de la solution électrique du Groënland ?

Patron. — Non, rien que de l'onguent magnétique de Suède.

Clerc, (au client). — Votre solution électrique n'est bonne à rien ; ce qu'il vous faut, c'est de l'onguent magnétique de Suède, très efficace et seulement un écu.

## LES SOLLICITUDES DU FOYER



Limousin. — Nous marierons Belinda assez facilement ; mais comme Phylis n'a qu'un œil, je crois qu'il va falloir forcer sur la dot.

Madame Limousin. — Ça coûterait moins cher de lui faire poser un œil. Ils travaillent si bien maintenant.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## SECONDE PARTIE

(Suite.)

Il pénètre jusqu'au milieu du groupe et, les sourcils froncés, demande avec autorité :

—Que se passe-t-il ?

—Pourquoi ce désordre ?

Un homme s'avance et répond :

—On vient de nous dire que le géant Tomaho se révolte et qu'il est dans une fureur terrible contre le capitaine d'artillerie de la caravane.

En ce moment un homme fendit la foule et s'arrêta devant le comte.

Cet homme était pâle et il paraissait très-ému.

—Commandant, je vous cherchais, dit-il à M. de Lincourt.

—Le cacique Tomaho veut reprendre les deux canons qu'il a déposés cette nuit au pare d'artillerie.

—Il dit que ces canons lui appartiennent parce qu'il les a pris aux pirates ; le capitaine refuse de les lui rendre sans vos ordres, mais le géant ne veut rien entendre et il menace de tout bouleverser si on ne lui rend pas ses canons.

—Qu'on les lui rende donc, ordonna le comte en réprimant un sourire : ils sont bien à lui.

—Je ne sais trop ce qu'il veut en faire, mais peu importe !

—Dites à votre capitaine de satisfaire au désir de ce brave Tomaho.

—Mais c'est que... fit le chef de pièce en hésitant...

—Quoi encore ? demanda le comte.

—C'est que le Cacique veut qu'on lui laisse prendre trois caissons de projectiles.

M. de Lincourt hésita une seconde.

Il ne comprenait rien à la fantaisie du géant.

Mais il avait toute confiance en lui, et il ordonna :

—Qu'on laisse faire Tomaho et qu'on lui donne tout ce qu'il demandera !

—Nous avons, je l'espère, plus de munitions que nous n'en userons.

L'artilleur s'empressa d'aller transmettre cet ordre à son chef.

Il arriva à temps pour empêcher un conflit qui certainement n'aurait pas tourné à l'avantage du capitaine.

Malgré son irritation et sa mauvaise volonté, celui-ci dut enfin se soumettre aux exigences de Tomaho.

Enchanté de l'approbation du comte, Sans-Nez, qui naturellement accompagnait le géant, lui dit :

—Je le savais bien qu'on nous laisserait libres.

—Allons, viens, et choisissons nos projectiles.

—Je suis mon frère, répondit le géant avec un sourire de satisfaction.

Séance tenante, Sans-Nez fit démolir, préparer et garnir trois caissons.

Puis Tomaho, les ayant rassemblés et ficelés à sa guise avec d'énormes courroies, en fit une seule charge qu'il fixa sur ses robustes épaules.

Un fantassin ajustant son sac aurait agi avec moins de facilité et d'aisance.

Le lourd fardeau n'était rien pour un pareil colosse.

Ayant assuré et équilibré sa charge par

quelques secousses, le géant se baissa et dit à Sans-Nez :

—Que mon frère reprenne sa place, car il ne marcherait pas assez vite.

Puis, s'emparant de ses canons, il s'en plaça un sous chaque bras, à la manière des chasseurs fatigués de porter leur fusil, et s'éloigna à grands pas dans la direction des montagnes.

Deux heures se sont écoulées depuis que le comte de Lincourt a ordonné de se préparer à lever camp : chacun est à son poste.

On s'attend à lutter contre les pirates, et personne n'ignore que la tâche sera rude.

Enfin le signal est donné et la caravane s'ébranle.

Une avant-garde peu nombreuse précède le gros du convoi.

Cette avant-garde s'engage dans ce chemin creux déjà connu et où les pirates ont établi leur barrière.

Puis vient une ligne de tirailleurs très-éparpillés, qui avance avec précaution dans les montagnes, contourne les points inaccessibles et ne marche qu'avec une prudente lenteur.

Trappeurs et squatters, en gens habitués aux terrains difficiles et aux luttes qu'ils soutiennent chaque jour dans la savane ou dans les forêts inexplorées, savent observer sans se découvrir.

Ils n'abandonnent pas une touffe de bruyère, pas une roche, pas un abri enfin, sans avoir fouillé du regard le chemin à parcourir.

M. de Lincourt et le baron de Senneville sont dans le défilé, en tête du convoi, avec l'artillerie.

Le colonel d'Eragny est parmi les tirailleurs, dont il dirige la marche avec plusieurs trappeurs expérimentés.

On avance depuis une demi-heure sans qu'il se produise le moindre incident.

Pas un coup de feu !

Pas un pirate !

Le comte s'étonne et s'inquiète.

Il redoute quelque ruse de John Huggs.

M. de Senneville au contraire est rayonnant et plein d'espoir.

—L'ennemi recule, c'est plus que probable, dit-il.

—Nous devrions déjà en avoir connaissance, s'il s'était maintenu dans ses positions.

—Je n'y conçois rien, fit le comte soucieux.

Et, se hissant sur un rocher, il jeta un long et attentif regard sur ces montagnes, ces rochers, ces précipices, où se trouvait engagée une grande partie de sa troupe.

Soudain il laissa échapper une exclamation de surprise.

—Voyez donc ! dit-il à M. de Senneville.

—C'est moi !

—Ce pavillon sur ce pic !...

Le baron regarda dans la direction qui lui était indiquée.

—Ce pavillon, fit-il, est celui des Etats-Unis.

—Ce pic est celui dont nous a parlé l'éclaircur Touchard, et du haut duquel il serait facile, à ce qu'il prétend, de brayer l'artillerie des pirates.

—Mais il a eu raison d'ajouter qu'il était impossible de monter du canon au faite de ce piton hérissé de rochers.

—Pourtant, observa le comte, ce drapeau...

Il s'interrompit.

Un homme venait d'apparaître au sommet de la montagne.

Malgré la distance, cet homme paraissait être de la même taille que le premier venu vu à dix pas.

Tout à coup il prit le drapeau, l'agita as-

sez longtemps, puis le replanta et parut attendre l'effet de ses signaux.

Cependant M. de Lincourt, un moment distrait par la surprise, songea qu'il avait une excellente lorgnette.

Il examina l'apparition et s'écria :

—C'est Tomaho !...

—C'est ce brave Cacique, avec Sans-Nez dont j'aperçois la tête entre deux rocs !

—Inroyable ! fit le baron stupéfait.

—Comment ont-ils pu grimper là-haut ?

—Eh ! tenez, le géant agite encore le pavillon.

—Que veut-il nous dire ?

Le comte se mit à lorgner de nouveau :

—Il nous commande de suspendre notre marche.

—Nous devons nous en rapporter à cet excellent Cacique, car il est posté pour bien voir.

Et, s'adressant à divers trappeurs qui faisaient fonctions d'officiers d'ordonnance, il fit donner l'ordre aux tirailleurs de ne plus avancer.

Le comte avait bien vu et parfaitement compris.

Tomaho et Sans-Nez étaient sur le sommet du pic inaccessible, et la caravane venait d'être invitée à faire halte.

Et non seulement le géant était parvenu, grâce à sa taille et à sa force extraordinaire, à escalader la montagne, mais encore il avait pu y transporter ses deux canons, ses munitions : et même Sans-Nez.

A vrai dire, la montée avait été difficile et pénible : mais, déployant une énergie surhumaine, le colosse ne s'était laissé arrêter par aucun obstacle.

De ce point, qui se trouvait situé à peu près au centre de la chaîne de montagnes, on pouvait facilement distinguer au plus profond des gorges et des recoins de ce sol bouleversé.

On apercevait distinctement, à moins de mille pas, la batterie si bien placée de John Huggs.

On voyait les pirates circulant dans les vallées par escouades nombreuses ou s'embusquant à l'entrée d'un défilé.

Certes, la place était bien choisie et terriblement forte.

Quand il s'aperçut qu'il était compris, le géant demanda à Sans-Nez :

—Les canons sont chargés ?

—Oui, tu peux y aller, répondit le Parisien.

Tomaho, prenant alors une des deux pièces qui se trouvaient à demi emboîtées dans de l'écorce de mélèze afin que l'on pût les manier facilement une fois échauffées, en posa la gueule sur une roche et, appuyant la culasse à son épaule, il pointa comme s'il n'avait eu entre les mains qu'un simple fusil de rempart.

—Prends garde au recul ! fit Sans-Nez.

Tomaho continua à viser sans répondre. Le coup partit.

Le géant ne broncha pas. Il fit un léger mouvement en arrière et ce fut tout.

On eût dit qu'il venait de tirer un fusil chargé trop fort ou depuis trop longtemps.

Sans-Nez, voyant la parfaite tranquillité de son compagnon se rassura quant aux conséquences du recul qu'il redoutait et chercha à se rendre compte de l'effet produit par le projectile.

—Tu as tape en plein dans la batterie, dit-il, mais je ne vois pas bien.

Le géant se pencha un peu en avant et regarda avec attention.

—J'ai brisé les roues d'un canon, dit-il.

Et plaçant sa pièce sur deux quartiers de rocher derrière lui, il ajouta tranquillement :

—Que mon frère recharge, je vais démonter les autres canons.

Le Parisien se mit en devoir d'exécuter l'ordre, tandis que Tomaho se prépara à ajuster avec sa seconde pièce.

En ce moment, cinq détonations retentirent presque en même temps.

Deux obus passèrent en sifflant au-dessus du pic, et trois autres éclatèrent en touchant les rochers.

—Oh! oh! fit Sans-Nez, il paraît que MM. les pirates se donnent des airs de riposter. Quel luxe!

Et arrondissant ses mains autour de sa bouche, il cria de toutes ses forces :

—Imbéciles!

—Vous perdez votre temps!

—Vous gâchez votre poudre!

—Vous ne démolirez pas notre citadelle!

Les pirates ne pouvaient guère profiter de cet avis, vu la distance, qui les empêchait d'entendre.

Toutefois le conseil était bon, et les artilleurs de John Huggs auraient dû s'apercevoir que leur tentative de riposte ne pouvait amener aucun résultat.

En effet, tirant de bas en haut, leurs projectiles ne devaient atteindre que la roche, ou passer par-dessus, et les éclats ne pouvaient pénétrer dans l'espèce d'entonnoir aux trois quarts plein dans lequel se tenaient Tomaho et Sans-Nez.

Rigoureusement, un obus pouvait frapper l'un d'eux quand ils passaient la tête dans l'une des crevasses qui formaient embrasure; mais c'eût été un bien grand hasard.

Cependant, le géant avait de nouveau braqué son canon, il tira un second coup.

—Pan! s'écria le Parisien après avoir jeté un regard par-dessus le rempart.

Puis imitant la voix de ces gens qui tiennent des tirs dans les fêtes publiques et provoquent les passants :

—Encore un affût d'assé.

V'là l'annoncier qui passe...

Tout en débitant ses folies, Sans-Nez chargeait prestement les pièces que Tomaho posait à sa portée après les avoir tirées.

Les pirates ripostèrent faiblement dès les premiers coups, mais bientôt leur feu cessa.

Tomaho s'arrêta à la douzième décharge et dit à Sans-Nez :

—Que mon frère regarde: je crois que c'est fini!

—Déjà! s'écria le Parisien.

—Sais-tu, Cacique, que tu fais un fameux pointeur?

Et Sans-Nez se pencha pour mieux voir la batterie ennemie.

—Bigre! je crois bien que tu as pointé juste! fit-il après une minute d'examen.

—Tout est bouleversé.

—Pas une pièce n'est sur son affût!

—Et je vois des espèces de taches sur le sol qui me font l'effet d'être autant de cadavres.

—Voilà ce qui s'appelle de la belle ouvrage! comme on dit à Pantin.

—Une batterie eulbutée en douze coups et les artilleurs tués ou en fuite.

—On ne nous reprochera pas de gaspiller nos munitions.

Le Parisien s'interrompit tout à coup.

—Eh! qu'est-ce que je vois? s'écria-t-il.

—Ces canailles ont complètement rétabli leur barricade du chemin creux: ils l'occupent et ils y ont ramené deux canons.

—Allons, mon vieux cacique!

—J'ai vu avant mon frère, interrompit le géant: je vais tirer.

Avec un calme parfait, Tomaho épaula de nouveau l'une des pièces et fit feu.

Une formidable détonation succéda presque instantanément à celle de l'obus.

—Un caisson qui saute! s'écria Sans-Nez.

—Début superbe!

Quatre nouveaux projectiles furent lancés avec une précision telle que canons et affûts se trouvèrent bientôt renversés et brisés derrière la barricade.

—Ah! ah! ricana le Parisien en se penchant au-dessus de la ceinture de rocher, MM. les pirates se donnent de l'air avec autant d'empressement que cette nuit.

—Ils doivent se dire que cette barricade est bien mal placée.

Soudain le Parisien se tut.

Il se reteta vivement en arrière: sa casquette de chasse tomba et fut emportée au loin par le vent.

—Tas de brigands! s'écria-t-il, ils vont me faire attraper un rhume!

—Mon frère a reçu une balle? demanda Tomaho en s'approchant de son compagnon.

—Il n'est pas blessé!

—Pas seulement égratigné! répondit Sans-Nez; mais c'est ma pauvre casquette qui est perdue, elle était toute neuve, pas plus de six mois de services!

—Brigands, vous me le paierez cher, mon rhume!

Tout en maugréant, le Parisien s'approcha d'une crevasse formant embrasure et se mit à explorer du regard les vallées, les défilés, les ravins où s'abritaient de nombreuses escouades de pirates.

Il aperçut non loin du pied même du pic une vingtaine de bandits: c'était de là qu'avait été tiré le coup de carabine qui aurait pu lui coûter plus qu'une casquette.

Quand il eut terminé son rapide examen, il dit à Tomaho.

—Cacique, regarde à son tour.

—Je regarde, fit le géant après s'être approché.

—Tu vois toutes ces vermines?

—Des pirates?

—Oui, je les vois.

—Veux-tu que notre besogne soit complète?

—Je le veux, répondit le géant, car la caravane doit passer sans être attaquée: je l'ai dit à mon frère, et j'ai juré par le grand Vacondah que le chef pâle n'aurait pas à faire brûler une seule charge de poudre.

—Eh bien! mon vieux Cacique, dit Sans-Nez, je te réponds, moi, que nous allons assister à un joli spectacle.

—Attends un peu!

—L'un de nos trois caissons est plein de boîtes à balles.

—Nous allons mitrailler, balayer, pulvériser toute cette canaille.

—Que mon frère charge les canons, dit tranquillement le géant.

Sans-Nez était déjà à l'œuvre.

En moins de six minutes, une douzaine de boîtes furent tirées sur les groupes les plus rapprochés et les plus compactes.

A chaque coup, nombre de pirates tombaient tués ou blessés.

Tomaho visait avec une remarquable adresse.

Bientôt les cris des mourants et des élopés remplirent l'air de leurs sinistres éclats et formèrent un lamentable concert.

Puis affolés de terreur, les bandits s'éparpillèrent, fuyant la grêle de balles et de biscaïens qui ricochaient sur les rochers avec des sifflements de reptiles et paraissaient chercher des victimes.

La panique fut telle, enfin, que les pirates et leurs chefs eux-mêmes se mirent à fuir à toutes jambes, ne cherchant pas un abri, mais ne songeant qu'à agrandir la distance qui les séparait de ce terrible pic d'où Tomaho, nouveau Jupiter, lançait ses foudres.

Un grand nombre de bandits jetèrent leurs armes pour mieux courir, pour gravir

les escarpements, pour pouvoir sauter les crevasses profondes.

Tomaho et Sans-Nez, debout alors sur les remparts de granit de leur forteresse, assistent à cette débandade de l'armée de John Huggs.

Le géant a sur la main la culasse d'un de ses canons verticalement posé et qu'il vient de décharger une dernière fois.

Il affecte le calme et la froideur, mais il ne parvient pas à dissimuler complètement la joie qui l'agite intérieurement.

Un vague sourire de satisfaction erre sur son visage, son regard brille d'un éclat inaccoutumé, et ses lèvres laissent échapper par moments des sons intelligibles.

Sans-Nez, lui, est selon sa coutume très-bruyant, très-communicatif.

On sent qu'il voudrait avoir un auditoire à qui faire part de ses impressions.

Il se frotte vigoureusement les mains, pousse de joyeuses exclamations et s'agite sur son rocher au risque de se précipiter de cent pieds de haut.

—Cré matin! s'écria-t-il, quelle déroute, mes enfants! quelle déroute!

—Voyons, à combien élèves-tu le nombre de tes victimes?

Le géant réfléchit quelques secondes, puis il répondit :

—Je ne sais pas compter une si grande quantité en une seule sois, dit-il.

—Que mon frère attende un peu.

Et après avoir réfléchi de nouveau :

—Je pense, dit-il, que vingt pirates sont mort cinq fois.

—Comment! morts cinq fois! s'écria Sans-Nez.

—Je ne comprends pas cette manière de calculer.

—Ah! si, j'y suis!

—Tu veux dire cinq fois vingt pirates?

—Oui!

—Bon!

—Eh bien! mon cher Cacique, ça fait cent, chiffre rond!

—Mais je crois qu'il y en a plus que ça.

—En tous cas, les vautours et les coyotes vont faire une rude noce!

Et pensant à la caravane qui, pendant la canonnade, était restée et restait encore dans une complète inaction :

—Cacique, ajouta-t-il, nous pouvons faire avancer le convoi.

—Il n'y a plus de danger à ce qu'il me semble.

—Mon frère à raison, répondit le géant.

Et saisissant la hampe du drapeau américain qui était resté planté dans une crevasse il se mit à agiter ce drapeau, faisant signe de marcher en avant.

Ce manège dura assez longtemps, car il ne semblait pas qu'il fut compris.

Bientôt cependant des symptômes d'agitation se manifestèrent.

Les tirailleurs éparpillés dans la montagne se mirent en mouvement pour regagner le gros de la caravane, qui bientôt se trouva massée dans le chemin creux.

—Ils ont parfaitement compris, dit Sans-Nez.

—Ils ont pu voir, de certaines hauteurs, la déroute des pirates, et ils savent que le danger n'existe plus.

—La preuve, c'est que les tirailleurs ont été rappelés.

Les premiers wagons du convoi apparurent à l'entrée du chemin creux et toute la caravane ne tarda pas à mettre le pied sur le plateau.

Après s'être informé de Grandmoreau et de sa troupe, M. de Lincourt donna des ordres pour l'établissement du camp; puis, accompagné du colonel d'Bragny, il visita les

environs at choisit des emplacements convenables pour les postes et sentinelles qui devaient veiller à la sûreté de la caravane pendant la nuit.

Ses dispositions prises et ses instructions données, le comte se rendit au bord du précipice, où il échangea avec Grandmoreau quelques paroles relatives aux mesures à prendre pour établir une communication facile entre la montagne et le plateau.

Cet entretien, fait à haute voix, à cause de la distance qui séparait les deux interlocuteurs, ne dura pas longtemps.

Ils furent interrompu par des cris et des hurrahs aussi bruyants qu'inattendus.

Le comte jeta un regard sur la foule qui se portait dans la direction du chemin creux, et il comprit aussitôt de quoi il s'agissait.

Tomaho et Sans-Nez rentraient au camp et ils étaient l'objet d'une ovation.

—Vive le Cacique!

—Vive le canonnier!

—« Bravo, Sans-Nez! » criait-on de tous côtés.

C'était un concert assourdissant, mais sincèrement enthousiaste.

Le géant, ses canons sous le bras, et ses caissons sur le dos, s'avance lentement au milieu de la foule, et il fait certainement tous ses efforts pour conserver sa gravité, sa dignité de guerrier et de chef indien.

Mais il ne peut toutefois dissimuler cet air de satisfaction qui épanouit sa bonne figure, et l'on voit qu'il jouit de son triomphe.

Quant à Sans-Nez, il se montre indifférent à tout compliment : avec une modestie dont on ne l'aurait pas cru capable, il se contente de répondre à ceux qui le félicitent :

—Adressez-vous au Cacique : moi je n'y suis pour rien!

—C'est lui qui a tout fait."

Le comte, en apercevant le Cacique, s'empresse d'aller à sa rencontre.

Il l'aborda et lui serra la main en disant :

—Tomaho, vous vous êtes conduit comme un héros.

—Jamais je n'oublierai les preuves de courage, de dévouement et d'attachement que vous nous avez données.

—Par vous, la caravane a été tirée du plus grand péril qu'elle ait jamais couru.

—Nous vous devons plus que la vie, nous vous devons le succès.

—Tomaho, c'est au nom de tous nos compagnons que je vous dis : Merci!"

Le géant, profondément ému par ces paroles, que M. de Lincourt prononça d'une voix haute et ferme, demeura un moment silencieux et embarrassé.

Evidemment il avait quelque chose à répondre, mais il semblait hésiter.

Il se décida enfin.

—Que le chef pâle, dit-il gravement, consente à échanger avec moi le baiser de l'alliance : nous deviendrons frères dans le sentier de la guerre et Tomaho sera heureux.

—Frères d'armes! fit le comte souriant à la proposition du brave géant.

—J'y consens avec plaisir : échangeons l'accolade."

Tomaho, joyeux de ce consentement, enleva délicatement M. de Lincourt à la hauteur de son visage et l'embrassa.

Puis, le reposant doucement à terre, il lui dit avec une solennelle gravité :

—La joie est dans mon cœur, car je suis le frère du plus grand guerrier pâle.

—J'aurai donc un frère et un ami dévoué! répondit le comte en tendant la main à Sans-Nez.

Celui-ci répondit à l'étreinte en disant :

—Ét moi je ne serai pas le plus mal partagé!

(A suivre.)

## MÉMOIRES DE MES BÊTES

### LA CONVERSATION A DISTANCE

C'était hier au soir, la lune traversait le brouillard de sa lueur blafarde, tout reposait, minuit était sonné et je commençais à sommeiller.

—Oah! Oah! Oah! fait la grosse voix d'un terre-neuve d'une taille prodigieuse que possède un russe de mes voisins.

Aussitôt Loulou, un gros blond griffon anglais saute du fauteuil où il est installé et s'empresse de répondre à ce camarade inconnu qu'il entend assez souvent

—Me voilà! me voilà! que me veux-tu!

—J'aboie à la lune qui vient éclairer ma cour, répond le terre-neuve; je la salue la belle, à l'éclat pâle et doux!

—Ah! que ne puis-je aller joindre ma voix à la tienne! riposte l'écoisais; mais je suis enfermé dans l'appartement de ma maîtresse!... Si je puis un jour, trouver une issue pour m'échapper, j'irai bientôt le retrouver.

—Jamais de la vie, mon cher, tu ne pourrais arriver à moi! Je suis enfermé dans la cour, et attaché par une grosse chaîne à ma niche.

—Bah! tu es donc encore moins libre que moi toi si fort?

—Précisément parce que je suis fort, on a peur de mes ébats! C'est à peine si je puis faire cinq pas à la ronde!

—Notre vie est bien pénible! moi, je ne puis rien faire de ce que je veux! Parfois, cela m'amuserait de faire un trou dans la plate-bande, ma maîtresse est tout de suite là à crier après moi... Tiens en ce moment-ci, je te parle, eh bien, elle ne cesse de me crier de son lit: Veux-tu bien te taire et ne pas faire du bruit la nuit vilain chien!

—Mon maître est tout de même; il est capable de descendre avec sa cravache!

—Si encore dans sa colère, il te détachait et ouvrait la porte!

—Peuh! j'ai douze ans, mon jeune ami, et la liberté ne me tente pas tant que cela; un bon gîte assuré me plaît davantage.

—Ouah! Ouah! jappe une petite voix coléreuse dans le lointain.

—Qu'est cela! fait l'autre.

—C'est le petit bichon havanais de la baronne qui demeure dans cet petit hôtel de l'autre côté de la rue.

—Que dit-il?

—Il s'est tu, mais je vais l'appeler. ouah! ouah! ouah!

—Voulez-vous bien me laisser dormir, vieux camarade! Je suis sur l'édredon du lit de ma maîtresse, bien chaudement et vous me dérangez, crie la petite voix querelleuse.

—Voilà t'il pas!

—C'est que j'ai eu ma gastrite, ce soir, c'était le jour de réception, et chacun m'a donné des bonbons... et puis, le manchon d'une dame, je l'ai déchiré, et les poils de la fourrure, je crois me font du mal! je ne les digère pas bien!

—C'est comme ça que ta maîtresse te soigne!

—Elle cède à toutes mes fantaisies; elle m'aime tant!

—Jolie manière de t'aimer! Aussi tu as à peine cinq ans, et tu es déjà plus malade que moi qui en ai douze.

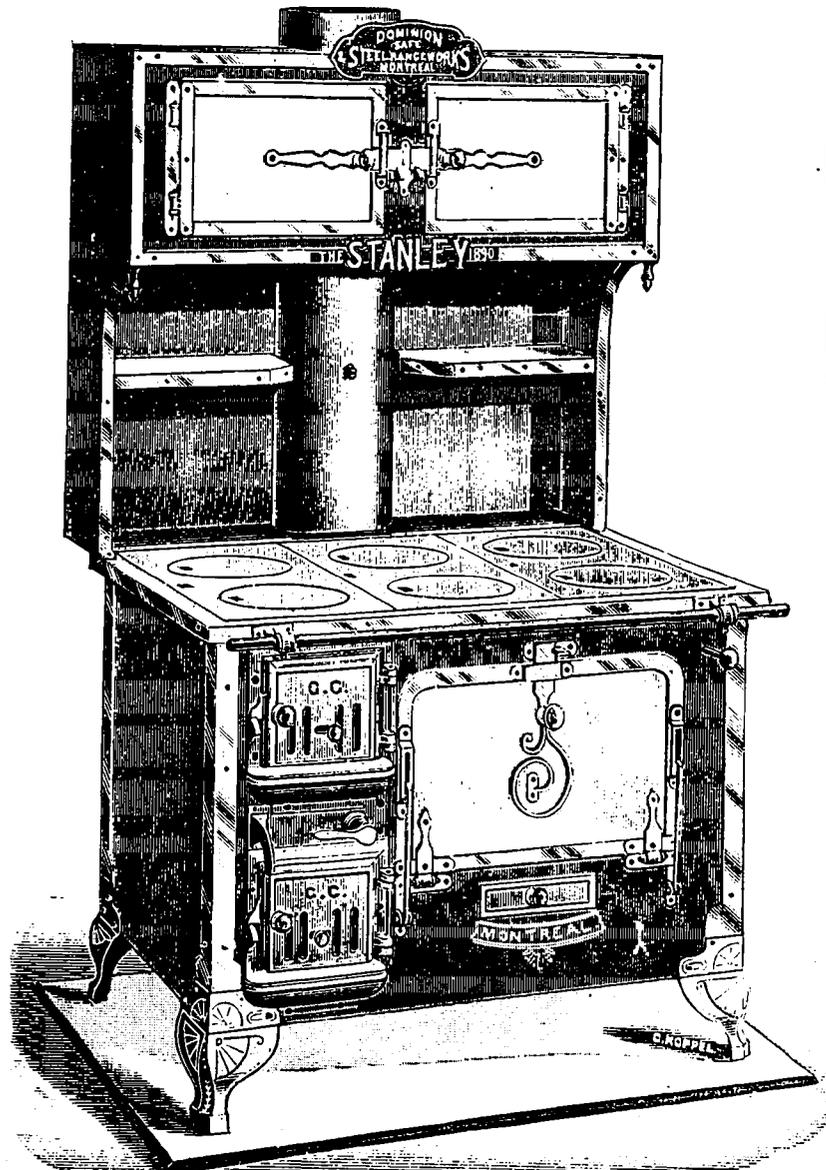
Loulou écoutait d'un air pensif songeant combien il en voulait souvent à sa maîtresse des soins qu'elle prenait qu'il ne mangeât rien d'incongru.

—Soit! tu as peut-être raison...

—Bonsoir! mon maître arrive avec sa cravache. — je rentre faire semblant de dormir au fond de ma niche.

Loulou donna encore un aboiement auquel pas un ne répondit, et après avoir déposé un coup de langue délicat sur la main que sa maîtresse laissait pendre hors des draps, il se glissa sous le lit, à sa place favorite, méditant sur les dangers qu'il peut y avoir à courir les rues pour un chien, et à être trop parfaitement libre pour tout être faible.

LOUIS D'ALQ.



**GODIE. CHAPELLER**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Bell 133.  
Téléphone Fédéral 828.

# POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

IMPRIMERIE

## Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulars.

Livres.

Brochures.

Pamphlets.

Affiches.

Cartes de visite.

Cartes d'affaires.

Panncartes.

Entêtes de comptes.

Programmes.

Annouces d'écarts.

Etiquettes.

Blancs de toutes sortes

ETC., ETC., ETC.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulars, etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

## Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

N. B. -- Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

DE

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street,

New-York

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 22 Décembre.  
Après-midi et soirée.

Le joli drame intitulé :

## "The Devil's Mine"

Excellente Compagnie, Magnifiques Décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : The Night Owls.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL



### JONC D'OR SOLIDE

35c. pour un Jonc valant \$2.

Ce produit est fabriqué d'une composition merveilleuse et est d'une efficacité éprouvée. Il est garanti et gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "JONC-SOLIDE" est envoyée avec chaque jonc, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le jonc si vous n'êtes pas satisfait, et alors nous vous remettrons trois francs. Ce produit se vend généralement \$2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de \$2.00. Pour introduire nos onguents et nos brochettes, nous nous adressons au plus grand catalogue et nos termes spéciaux aux Agents, etc., sur réception de qu'en timbres-postes. L'annonce d'un jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. Correspondance littéraire, Notes et Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Faucher, directeur, 43 rue Cujas.  
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.** - Sommaire de la 9<sup>ème</sup> livraison (6 Dec. 1890). TEXTE: La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Collette et de Tout droit. L'Institut, par Alexis Lemarstre. Lis et Chardons, par Mme la Comtesse d'Houdetot. Devonement d'une grand-mère, par Mme Sylvie Camille Flammarion. Robert Koch, par le Dr. E. David. Chaque numéro, 10 cent.  
ILLUSTRATIONS de Myrbach, E. Zier et Rion.  
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

### RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS. Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**  
25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.  
Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

## LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

## UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.  
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

## Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril

## 18,004 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

## LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

**LE MUSEE DES FAMILLES.** paraissant deux fois par mois public dans son No. du 1<sup>er</sup> Novembre 1890: Pres d'un berceau, par J. B. La Pierre, par Jules Gros, Chronique, Cauterelle de quinquaine. Un cadet de Normandie au XVII<sup>ème</sup> Siècle, par F. du Boisgobey. Tiens! un Ballon! par Albert Guillaume. Le couvent de Jaconot, par Sixte Delorme. Le Lycéen, par Maurice Maindron. En se cherchant, par H. Gauthier. Le prisonnier de Chillon par Marc Monnier. Correspondance et Concours, par Eug. Müller. ILLUSTRATIONS par Adrien Marie, W. Daniels, Monge, Albert Guillaume, Gaillard, etc. etc. et d'après de vieilles estampes.  
PREMIER ABONNEMENT. Paris: en un H. E. Département, 16 rue de la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,  
Et cent de \$1.00.

LE SIXIEME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

## POIRIER, BESETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

## "LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.  
Sommaire du No 51. Mois de Septembre 1890.

SOMMAIRE. Article de fond pour l'année 1890. Avis divers, La Savoie Littéraire: Mlle Louise Desrippes, de Faverges (Hte-Savoie), par Jules Canton. La France et le Monde Littéraire: Victor Hugo et l'école classique (suite) par Auguste Deville. La vieille Chapelle par E. Chateau. Les Ombres du poète par Jules Pauchon. Dernier printemps par Maurice Nouraud. A Monsieur Schlober, par Henriette Veil. Salons de juillet et d'août 1890, par Aristide Richard. Cantilène d'amour par Guillemainot. Lamartine au Collège de France (suite) par Jules Sarr. Gravure: Le souper d'un clerc de notaire.